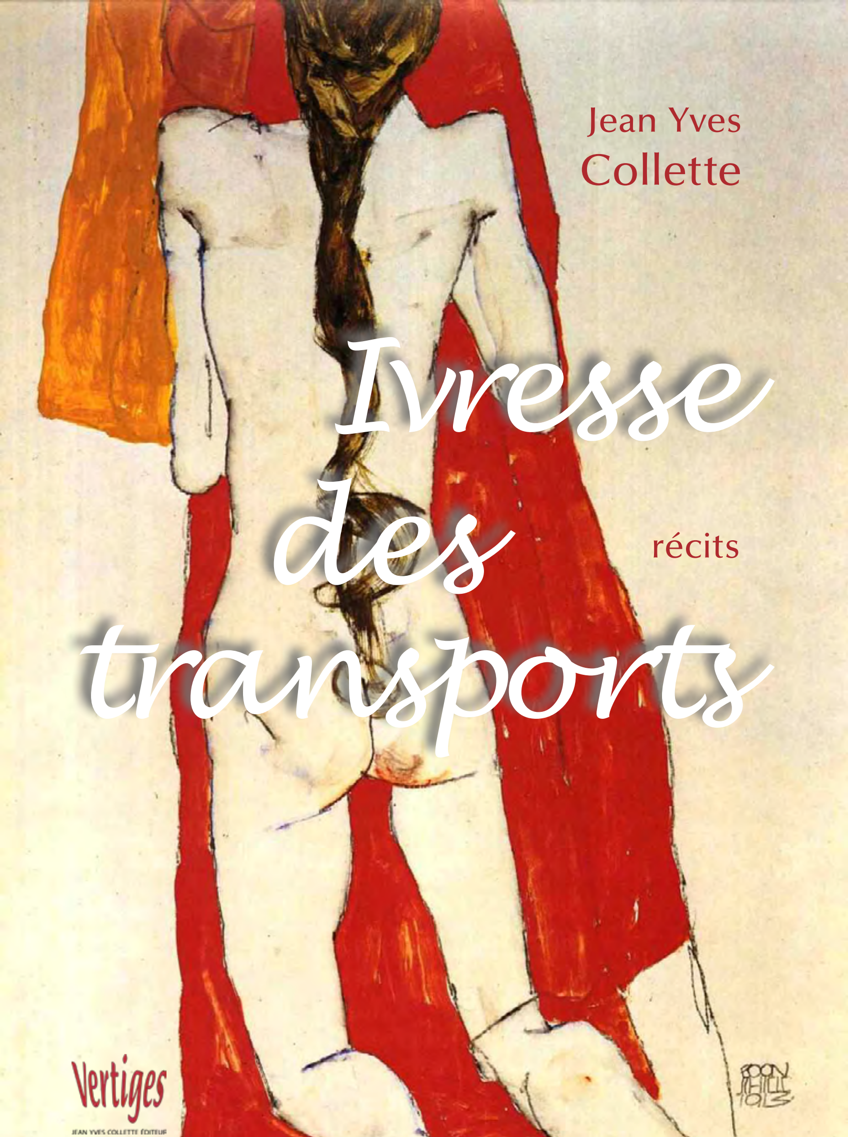

Jean Yves
Collette

Ivresse des transports

récits

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Egon Schiele, *Mädchenrücken mit langem Zopf*, 1913.

Je n'ai jamais pu l'embrasser
autrement qu'avec force transports.

TAXI DE NUIT

— Nous avons trop bu pour conduire la voiture, dit-il. Prenons un taxi ; je reviendrai chercher la voiture demain.

— Cela va nous coûter une fortune, dit-elle, nous sommes loin de l'appartement.

— C'est vrai, mais ce n'est pas tous les jours fête, ma Douce. *(Pause.)* Tu sais quoi ? Pendant le trajet, comme nous aurons du temps, je vais te caresser, assez pour te faire jouir.

— Tu arriveras sûrement à me caresser... je vais faire en sorte que tu puisses me toucher, mais jouir, je ne sais pas.

— C'est un de tes désirs les plus forts, pourtant, de jouir devant des étrangers ou dans des contextes inhabituels.

— Je sais, nous l'avons déjà fait. J'en suis toujours heureuse, après. Mais, avant, j'ai toujours un petit sinon un gros stress, tu comprends. C'est vrai que j'aimerais ça... Comment vais-je faire pour chanter la bouche fermée.

— Tu te laisseras aller, c'est tout. Si le chauffeur n'est pas content, je lui dirai que tu as mal au ventre.

Après une courte hésitation, elle ajoute :

— Faisons le. J'ai hâte de sentir tes doigts où tu sais !

Anna et Jean-Louis tiennent cette conversation à la porte du NewTown, un restaurant branché de Montréal. En ce début d'automne, ils portent de longs manteaux de circonstance, ouverts par-dessus leurs vêtements de sorties, la jupe d'Anna étant assez courte. Ils vont bientôt prendre un taxi mais, avant, Anna se place devant son compagnon et lui dit : « Cache-moi, juste un peu. » Ensuite, elle soulève sa jupe, assez courte, et fait glisser sa culotte jusqu'à ses pieds ; elle les soulève l'un après l'autre pour dégager la petite pièce de vêtement.

Des badauds, éberlués, ont remarqués le manège d'Anna. Elle s'approche de son Loup et place sa culotte blanche et humide dans son visage, sur son nez et sur sa bouche, pour qu'il puisse la respirer :

— Tu vois, dit-elle, que je suis prête à tout.

— Tu me fais plaisir, répond-il, plaçant ses mains sur ses hanches et en l'attirant à lui.

— J'aime bien quand des hommes me regardent, comme maintenant. Plus ils me regardent, plus je me sens prête à tout.

— Je sais, je sais, ma Douce ; tout de même, ce soir, je compte que c'est pour moi que tu vas t'exposer et que tu vas te laisser aller à jouir.

Pour toute réponse, elle l'embrasse passionnément. Ensuite, seulement, elle lui dit : « Même devant mille autres, c'est tout pour toi, mon amour. »

Jean-Louis surveille les taxis qui défilent. Il attend d'apercevoir une « grosse » voiture confortable, avec beaucoup de place à l'arrière, comme il en circule d'habitude dans ce quartier de luxe et de fêtes. « Enfin, en voilà une ! », dit-il, en faisant des signes au chauffeur. Ils montent à l'arrière ; Anna s'installe au centre, s'affaisse, appuie sa tête confortablement au dossier, place une jambe de chaque côté de la dénivelletion de l'arbre de transmission. Jean-Louis donne les indications au chauffeur ; la voiture démarre.

Il fait chaud ! Anna dit : « Il fait chaud. » Le chauffeur répond : « Je peux baisser le chauffage, si vous le voulez. C'est l'humidité, n'est-ce pas. » « Non, non, surtout pas », répond Anna avec un empressement qui l'étonne un peu. Au moment du feu rouge suivant, elle se soulève de la banquette pour enlever son manteau. Dans l'agitation, sa jupe s'est relevée et laisse paraître, entre la bande élastique qui retient ses bas et son sexe, la chair soyeuse et rose de ses cuisses, et que, par hasard, un bouton de plus de son chemisier se détache... Jean-Louis admire comment Anna s'y prend pour aguicher le chauffeur – qui, à l'arrêt, ne se contente pas de son rétroviseur.

Pour créer une diversion, Jean-Louis remarque :

— Je vois que vous avez un lecteur de cédérom... Comme le trajet est assez long, est-ce que nous pourrions vous demander d'écouter un disque… Chérie, tu as mis le disque dans ton sac ?

— Tout pour la satisfaction du client, cher monsieur. Donnez-moi votre disque !

Une musique envoûtante envahit l'habitacle et s'insinue lentement dans leurs corps. Sensuelle à souhait, « Everywhen », puis « What your soul sings » et d'autres pièces du groupe Massive Attack remplissent les sens d'Anna et la font frissonner. Jean-Louis se met à l'embrasser.

Le chauffeur commence à comprendre que sa fin de soirée ne sera pas banale. Sur la banquette arrière, depuis qu'Anna a replié son manteau sur ses genoux, ses jambes paraissent plus ostensiblement ouvertes, comme si la rencontre de leurs langues commandait automatiquement le mouvement de ses cuisses ; Jean-Louis est à sa droite et tourné vers elle. Dans cette scène, étant donné leur projet, le plus important ce sont les caresses insistantes de la main de Jean-Louis sur la poitrine d'Anna ; ensuite, c'est la main qu'il glisse « sous le manteau » et qui provoque un mouvement des hanches de sa Douce. Anna est très allumée ; le baiser sensuel de son Loup et sa main sur ses seins ont déjà provoqué des « mumm mumm » sonores.

Jean-Louis, qui a l'impression d'aller trop loin trop vite, retient ses attouchements ; il veut à tout prix éviter que le plaisir de sa compagne ne déferle trop tôt. Il maintient sa main à l'orée du sexe tout en s'adressant au chauffeur :

— C'est un bel automne, n'est-ce-pas ?

Le chauffeur ne répond pas. Jean-Louis croit qu'il n'est peut-être pas heureux de ce qui se passe dans sa voiture… Alors, il continue :

— C’est certainement plus facile que de conduire tous les jours dans la gadoue, en hiver...

— Ne vous forcez pas trop pour détourner mon attention, répond finalement le chauffeur. Je fais ce métier depuis longtemps. Je sais ce que vous faites derrière et je suis d’accord de vous « prêter » ma voiture pour ça... mais, comprenez-moi bien, vous n’êtes pas obligé de tant vous cacher. Votre dame est drôlement jolie !

Le chauffeur, soudainement loquace, complimente toujours Anna, pendant que Jean-Louis bafouille : « Mais, mais... » Attentive aux paroles de l’homme dans le rétroviseur, Anna a immédiatement compris que ses mots étaient non seulement une autorisation mais une incitation. Avant même que son homme à elle ne se retourne, elle déboutonnait le reste de sa blouse de soie et malaxait langoureusement ses mamelons et ses seins, vraiment heureuse que des yeux nouveaux se posent sur son corps. Adossée confortablement, la poitrine dévoilée, elle met un doigt sur la bouche de son amoureux :

— Ch-ch-chut, lui glisse-t-elle dans l’oreille. Détend-toi, mon chéri. Fais-moi bien jouir !

Fantasme quelquefois concrétisé, mais jamais assouvi, le désir d’Anna de faire bander deux ou plusieurs hommes à la fois l’habite depuis longtemps. Ce soir, elle ne sait pas jusqu’où elle ira, mais cela ne la préoccupe pas outre mesure. Son instinct, une sorte de confiance en son destin de jouisseuse, son besoin intime et profond d’emporter pour elle-même l’adhésion des regards et de satisfaire son corps en lui proposant le plus souvent possible des situations nouvelles, forment l’essence de sa sexualité. À Jean-Louis, par contre, il faut une dose d’amour sans borne pour privilégier avant tout le plaisir d’Anna ; il est vrai qu’il n’a jamais adhéré aux prérogatives mâles, qu’il qu’il a toujours été révulsé par la possession et la mortelle jalousie. À cet égard, au moins, il a des dispositions.

La jupe d’Anna est remontée à la taille pour laisser les doigts de Jean-Louis frôler ses grandes lèvres ; l’amoureuse est tendue, juste assez pour ne rien laisser échapper des sensations qui s’additionnent ; les doigts effleurent le clitoris quelques instants ; ils ouvrent les lèvres doucement et pénètrent un peu… ressortent, recommencent à patiner les lèvres gonflées du sexe affamé.

Le chauffeur, qui ne peut conduire sa voiture sans danger, stationne dans une rue calme. Il n’utilise pas longtemps son rétroviseur ; il se tourne sur son siège et arrête son regard sur la vulve gonflée et entrouverte qui s’offre à lui. Il ne se rend pas compte qu’Anna a ouvert les yeux et le dévisage : la bouche du chauffeur est entrouverte, il respire plus court et plus rapide, l’une de ses mains exerce des pressions sur son pantalon. Cette vue excite Anna au plus haut point. Ses « mummm, mummm » sont de plus en plus rapprochés. Jean-Louis, pour sa part, qui se concentre sur son action, en a presque oublié où il se trouve. Il caresse et pénètre le sexe de sa perverse amoureuse avec régularité mais sans précipitation. Il sait que le plaisir monte et il se laisse emporter par le rythme qu’il a lui même cadencé. À la fin – il sait qu’il doit le faire ainsi – il arrête ses doigts à l’intérieur, vers le haut, et exerce des pressions, constantes et douces, jusqu’à ce que sa compagne commence à jouir délicieusement. Ensuite, il se laisse guider, car elle seule sait comment prolonger dans son corps le plaisir qui renverse tout. Alors, il se penche sur son visage et l’embrasse. Anna referme ses yeux et se repose un peu. Jean-Louis a doucement retiré ses doigts. Le chauffeur retient son souffle, regarde ailleurs quelques instants et préfère se faire oublier.

Dans l’habitacle feutré, la musique choisi par Anna reprend sa place. La pause dure, peu importe sa durée. Le chauffeur, qui ne peut se rassasier, regarde toujours le sexe inédit sous ses yeux, comme une icône représentant le plaisir sinon le bonheur. À la lueur d’un lampadaire voisin, il admire les gouttes persistantes qui brillent sur les lèvres humides à l’orée du sexe gonflé, en attente d’une autre action. Anna garde les yeux fermés, mais elle va parler. Elle parle : « Fais-le moi avec ta langue, mon beau Loup », exige-t-elle de son amoureux. Jean-Louis n’attendait que cela, car il est toujours triste s’il ne peut se rassasier à la source de sa compagne.

Quand il se glisse vers le plancher de la voiture pour se mettre à la hauteur de son sexe, elle s’ouvre largement et place l’une de ses jambes sur le siège. La peau claire de ses cuisses se détache de la couleur sombre des banquettes et les illumine. Son corps est légèrement incliné ; elle s’appuie sur son bras gauche et ses seins pointeraient vers la Lune si la Lune se montrait. Ainsi disposée, Anna apparaît en parties sexuées : ses jambes cachées par ses bas, ses cuisses et son sexe montrés, son ventre caché par sa jupe, ses seins resplendissant de lumière, son cou caché par le col de sa blouse, son visage et, surtout, sa bouche appétissante, avide, entrouverte, dévorante encadrée par sa chevelure qui s’est défaite.

Quand Jean-Louis est installé, après le premier « touché » entre sa langue et la vulve, Anna ouvre les yeux et fixe le chauffeur. Leurs regards se croisent et Anna comprend que, malgré son audace, il est très ému du spectacle qu'elle lui donne. Elle lui fait des signes des yeux et de la tête jusqu'à ce qu'il comprenne qu'elle veut voir sa queue. Elle veut voir sa masturbation et elle veut qu'il la regarde en se masturbant. Elle semble avoir envahi l'esprit du chauffeur qui ne s'en remettra pas de sitôt. Il en fait plus qu'elle n'en demandait ; il enlève son pantalon et s'installe, face à elle, de part et d'autre de l'îlot central. Elle peut voir sa queue comme elle n'imaginait pas pouvoir la regarder. Elle est longue et grosse, et bien décalottée, luisante, un peu foncée… ses couilles lourdes se ballade un peu… Sa main gauche fait des longueurs sur sa queue, lentement, de manière quasi désinvolte.

Jean-Louis est peut-être, sur la planète Terre, l'homme qui peut être le plus attentif et le plus patient entre les jambes d'une femme. Il est très sensible aux moindres réactions, aux plus légères inflexions, et celle qui le veut pourrait le guider par des signes qui passerait inaperçus à la plupart. Jean-Louis, entre les jambes d'Anna, est dans son élément comme un poisson dans l'eau. Il y a peu de mots pour décrire la joie très profonde qu'il ressent et la gamme de sentiments, qui vont de la pleine détente à l'exaltation la plus délirante, qui le traversent. Il a cette faculté de ressentir les réactions de son amoureuse dans sa bouche et sur sa langue, dans ses papilles et dans ses joues, et de pouvoir les redonner à sa vulve, à son clitoris – la nage qui les unit devenant leur lieu d'échange.

La chaleur est intense, la tension est forte, les moindres parcelles de chairs sont innervées, la voix d'Anna et celle du chauffeur se mêlent. Anna caresse ses seins, le chauffeur inlassablement, toujours au même rythme, frotte sa verge d'un mouvement si obsédant qu'il tourmente Anna. Elle ne veut pas jouir sans avoir vue la queue du chauffeur lâcher son foutre. Elle lui fait d'autres signes, des appels des yeux et du menton qui doivent l'inciter à aboutir. Il comprend assez tôt. S'appuyant au dossier des sièges avant de sa voiture, il s'approche encore un peu plus d'elle, qui est au bord de craquer sous les léchées minutieuses de Jean-Louis. Le chauffeur accélère son mouvement et grogne ; elle et lui se regardent sans relâche ; dans le désarroi de l'un, se trouve, en partie, la jouissance de l'autre ; Anna ouvre la bouche et sort sa langue ; Anna fait bouger sa langue de manière suggestive ; Anna rentre sa langue et la sort de nouveau, toute donnée à la vue du chauffeur, qui fait entendre un bruit de bouche quasi religieux, qui n'en finit pas tout de suite, pendant lequel il éjacule plusieurs longs jets qui rejoignent les seins d'Anna et coulent vers son ventre. Le chauffeur continue de se masturber au ralenti ; il en a plein la main et il s'en enduit la queue ; Anna ramasse des portions de crème séminale et les porte à sa bouche d'où fusent, dès cet instant, dans l'entrebâillement de ses lèvres, la musique la plus belle et la plus rare aux oreilles de tous les amants, celle de la jouissance profonde, celle qui entraîne le corps dans une adhésion totale, celle qui vient de très loin et qui s'exprime très longuement, qui n'est pas un simple cri, qui n'est pas un gentil couinement, mais l'expression d'une satisfaction sans nom et sans fin. Le chauffeur s'est rapidement rhabillé. Comme Anna, dans sa propre voiture, il a une boîte ronde de serviettes humides dans son coffre à gant. Il en tire deux avant de laisser glisser la boîte entre les sièges pour que ses clients puissent s'en servir. Il démarre.

Jean-Louis est demeuré longtemps entre les jambes de son amoureuse, qui s'était laissée choir de toute sa longueur sur la banquette, plaçant ses mains sur la tête de son homme et gardant sa bouche et sa langue immobile dans la bouche de son sexe, humide, coulant, « gluant », comme dit Anna quand elle veut être drôle… Anna attache sa blouse sans essuyer le sperme du chauffeur sur son corps. Jean-Louis conserve sur son visage les odeurs séchées de son amoureuses. Ils se laissent tous deux bercer par la musique jusqu'à la porte de leur domicile.

• • •

Bien plus tard, quand nous – lectrices, lecteurs, aimables voyeurs – ne sommes plus là pour les regarder, Anna et Jean-Louis se retrouvent enlacés dans leur appartement, lieu de tous les sentiments passionnés et des plus vives émotions… L'aventure du taxi de nuit est terminée. Pour eux, contrairement à ce que dit la chanson, plaisir d'amour dure toute la vie !

16-26 avril 2008

ATTERRISSAGE

L'Airbus 320 est en bout de piste et va décoller dans quelques minutes. La durée du vol entre Montréal et Québec – moins d'une demi-heure – permettra à Anna et à Jean-Louis d'aller déjeuner en amoureux sur la Grande-Allée, de se rendre ensuite au Musée du Québec, pour voir l'exposition « Riopelle, impressions sans fin », puis de revenir chez eux en début de soirée. Après le décollage, dès que le voyant lumineux indique aux passagers qu'ils peuvent détacher leur ceinture de sécurité, Anna se dirige vers les toilettes. Elle revient, quelques minutes plus tard, et, de l'allée, fait à Jean-Louis un petit sourire doux, un peu inquiet. Elle se rassoit, s'appuie sur l'épaule de Loup et lui glisse à l'oreille qu'elle a placé l'objet, qu'il vibre avec souplesse, que c'est très efficace, plus qu'elle ne le croyait, qu'elle espère tenir jusqu'au bon moment, jusqu'au bout… Et, puisqu'elle n'aime ni les décollages et ni les atterrissages, quoi de mieux que de se blottir contre son homme, de s'accrocher à son bras, surtout au moment où la pression change à l'intérieur de l'appareil, et qu'ils ressentent le choc du train d'atterrissage qui se déplie, puis cogne sur le tarmac et qu'une Anna intense jouit, s'exprimant par des souffles et des sons retenus dans le cou de son amoureux. Le petit vibrateur a coûté cher, mais il a la qualité d'être complètement silencieux.

VINGT-QUATRE MINUTES CHRONO

La scène se passe, il y a quelques années, quand Anna cohabitait encore avec son ancien conjoint (dit « dans les faits »), dans une banlieue lointaine (comme toutes les banlieues).

…

Anna vit une belle journée avec son Loup et, en fin d'après-midi, pour rentrer chez elle, va prendre le train en direction de Blainville. Jean-Louis, qui accompagne Anna jusqu'à la gare du Parc, décide, pour rester avec sa Louve le plus longtemps possible, de faire le trajet avec elle. À 16 H 36, en se tenant par la main, ils montent dignement dans un wagon du train de banlieue 191. Malgré les années, ils demeurent éperduement amoureux l'un de l'autre et ils posent, chaque fois que c'est possible, les gestes qu'il faut pour s'aimer physiquement, tant qu'ils le peuvent, ces gestes étant aussi naturels pour eux que de dire « je t'aime ». Ainsi, à la gare Bois-de-Boulogne, à 16 H 40, à la faveur du mouvement des passagers, ils se réfugient ensemble dans les toilettes et, laissant libre cours à leur irrésistible pulsion, s'embrassent goulûment. En même temps qu'ils dégagent minimalement les vêtements qui les gênent, à 16 H 42, le train s'engage sur l'étroit pont de chemin de fer de l'île Perry. En un éclair, Anna revit l'un des moments les plus intenses de sa relation avec son Loup et se laisse happer, quelques secondes, par le souvenir de l'événement sexuel le plus curieux de toute sa vie… Elle prend fébrilement la queue raidie de son amoureux et la presse contre son ventre, puis elle cherche le sourire de son homme ; elle le trouve et lit sur ses lèvres l'expression de la complicité espiègle qui est toujours la leur. Bien avant d'arriver à la gare Saint-Martin, à 16 H 48, la verge bien haute de Jean-Louis s'étourdit entre les lèvres coulantes du sexe d'Anna, lui debout, elle assise sur le rebord du lavabo, elle retient les cuisses de Jean-Louis avec ses jambes, s'attachant à lui, tous les deux entraînés par le roulis du train, lui, s'accrochant à ses fesses, faisant monter dans leurs corps le plaisir qu'ils savent si bien se donner. À l'approche de la gare de Sainte-Rose, à 16 H 57, ils profitent des bruits de freinage du vieux train de banlieue pour exprimer quasi simultanément leur jouissance, ne se retenant pas trop jusqu'à l'arrêt de la rame. Avant d'arriver à la gare de Rosemère, vingt-quatre minutes après leur départ, les amoureux ont à peine le temps de replacer leurs vêtements. Ils n'ont pas encore tout à fait retrouvé le rythme de leur respiration – leurs bouches entrouvertes racontent leur voyage – lorsqu'ils sortent de leur cachette un peu décoiffés, souriants, heureux d'affronter le regard ahuri de quelques passagers.

avril 2006

LE TRAVERSIER

Anna et Jean-Louis sont seuls sur le pont supérieur du traversier qui relie Lévis à Québec, tard à l'automne, par une journée venteuse, comme d'habitude sur le fleuve. Ils affrontent le brouillard et les embruns ; ils forment tous deux, dans le sens de la marche du navire, une sorte de proue humaine. Ils ont choisi de ne pas s'abriter dans la cabine ; ils ont une idée… Ils fixent au loin la silhouette encore indistincte de Québec et du Château Frontenac.

Jean-Louis est appuyé au mur de la cabine. Anna, qui porte un pardessus d'automne réversible, avec un côté imperméable, est collée à son Loup. Ce dernier a glissé ses mains et une partie de ses avant-bras dans les ouvertures latérales du manteau de son amoureuse. Il profite des fentes qui mènent non seulement aux poches mais également à l'intérieur du manteau. Cette particularité lui permet de tenir Anna au plus près de lui, de garder ses mains au chaud et d’être tout à côté des régions sensibles de son corps. C’est ainsi que, glissant ses mains sous le tricot et le chemisier d’Anna, il peut caresser son ventre, l’une des parties les plus sensuelles de son anatomie. Anna et son Loup, la Louve et Jean-Louis, dès que leurs chairs se touchent, ils déjantent. La ronde manipulation de l’amant amène Anna à exprimer une satisfaction temporaire ; il semble que tous deux soient inscrits, ce jour comme les autres jours, dans un processus étourdissant dans lequel ils cherchent à assouvir un désir qu’ils ne semblent pas être en mesure d’apaiser ! Pour l’heure, la main de Jean-Louis dans le pantalon de sa Louve, ajustée à son sexe telle les deux parties d’une même matrice : le creux brûlant et le ferme relief, en conjonction, pour produire des effets intenses. Anna, attentive aux sensations que lui donne son Loup, d’abord les bras ballants, elle s’agrippe après-coup aux cuisses de son amoureux, puis à ses fesses, ces points de retenue lui permettant de tendre plus facilement son corps vers l’avant et, à l’inverse, de renverser sa tête, maintenant en parallèle à celle de son homme, dont elle sent le souffle et la chaleur, dont elle entend les mots prononcés au creux de ses oreilles, qui jouent un rôle de neuromédiateur. Dans cette posture, attachée, elle pense que des personnes dans les fenêtres de l’hôtel, avec de puissantes jumelles, perçoivent jusqu’à la tension qui parcourt son ventre… Dans cette posture, dans ce contexte, le plaisir la submerge ; à cinq cents mètres de la rive de Québec, dans le vent de novembre, sur le fleuve, Anna crie : elle lance un appel à la réjouissance ; elle exprime une jubilation en plein paysage nordique. Elle voulait avant tout crier – c’est-à-dire, dans son esprit, exprimer fortement – le plaisir qui l’envahissait. Elle voulait que son allégresse, s’exprimant hautement, en plein air, plus encore qu'elle n'avait appris à le faire dans l'intimité de son Loup, déborde de son visage et qu'à l'égale du vent, telle une sirène, elle ne se retienne pas d'émettre les airs les plus profonds.

DÉPART EN VACANCES

« Non ! Tu veux m'aguicher pendant le voyage ? Tu vas me montrer ton anatomie ? Plus, même ? »

— Que si !... Tu me dis ça comme si tu ne savais pas de quoi j'étais capable... Toi aussi, tu me montreras des choses ; ce ne sera pas à sens unique, cette exposition !

— Je sais que tu en es capable, spontanément ; quand tu veux être espiègle, tu es géniale. Mais, c'est bien la première fois que je te vois planifier cette sorte de douceurs.

— Mon Loup, penses-y ! Nous serons dans un train de nuit et le voyage durera plus de six heures : il faudra se divertir. J'espère, si l'occasion se présente, que nous pourrons nous caresser... ou même faire plus.

— Mais nous serons dans un compartiment à quatre !

— Oui, mais pas nécessairement occupé pendant tout le voyage ; j'ai examiné l'itinéraire, ce n'est pas un express vraiment express ; il fait huit arrêts pendant le trajet... tout peut arriver ! Des personnes montent à bord ; d'autres quittent le train !

— Oui, ma Louve, tout peut arriver ; avec toi, vraiment tout peut arriver. De toute manière, avec toi, moi, je suis prêt à tout !

— Bon, avant de fermer nos valises, choisissons des vêtements qui nous faciliteront la vie, je veux dire la tâche... enfin, je veux dire, le plaisir !

Ils montèrent à bord à 23 h 36 et s'installèrent aussitôt dans leur compartiment ; à 23 h 44, le train se mit en marche ; à leurs côtés, personne n'était venu occuper les sièges qui demeurèrent vides. Anna sembla déçue ! Ils regardèrent filer les lumières de la ville, puis celles de la banlieue où de rares voitures, aperçues aux passages à niveau, circulaient encore en ce début de nuit, puis le noir vint complètement, le train s'engageant dans la campagne. Jean-Louis feuilletait un magazine ; Anna regardait toujours par la fenêtre où se reflétait l'éclairage du compartiment ; elle scrutait le noir ou le vide. Finalement, elle lança :

— C'est pas très drôle : nous n'avons pas de compagnons de voyage ; tu ne me parles pas ; il fait noir. Nous sommes partis depuis une heure à peine et je me sens comme si nous étions dans ce train depuis une éternité !

— Ma Louve, tu semblais plutôt rêveuse...

— Oh ! ça va ! ça va ! Je vois bien que tu préfères ton magazine...

— Mais non ! Je regardais ça en attendant que tu aies le goût de parler.

— C'est toujours ce que disent les hommes !

— Pourquoi me pousses-tu comme ça, ma Louve ? On part en vacances et, toi qui es toujours rieuse, tu te mets à bouder ; je ne comprends pas ce qui t'arrive.

— Je ne boude pas ; c'est long !

— C'est six heures ; nous le savions avant de partir.

C’est toi qui n’as pas voulu que nous prenions la voiture...

— Il n’y a personne avec nous... C’est pas drôle !

— ? ! ?

Un éclair passe dans la tête de Jean-Louis ! Il comprend que sa Louve veut un public, qu’elle espère des témoins aux agaceries qu’elle manigance. Il jette un œil à sa montre, puis il sourit à sa Louve et lui dit :

— Le premier arrêt est dans vingt minutes à peine ; nous aurons certainement du monde avec nous… et tu pourras tenter de concrétiser tes envies, ma folle chérie !

• • •

Sans l'avouer, Anna voulait voir entrer un homme ou, à la rigueur, un couple : elle fut déçue de voir arriver une femme élégante dans leur compartiment. Après les salutations, pressée de savoir combien de temps cette personne allait encombrer ses projets, Anna lui demanda sur-le-champ quelle était sa destination. À la réponse de la voyageuse, Anna répondit sobrement « Nous aussi ! », mais elle faillit s'étouffer.

Dans le compartiment à quatre places des premières classes, la nouvelle venue fait mine de s'installer dans le fauteuil à côté de Jean-Louis. Après avoir retiré un livre de sa petite valise et l'avoir déposé sur son siège, elle la place dans le porte-bagages. Son sac à main en bandoulière, elle se retourne et explique, d'un trait, qu'elle était désolée de les quitter si tôt, qu'elle n'avait pas eu le temps de prendre un vrai repas aujourd'hui, qu'elle allait de ce pas au wagon-restaurant, qu'ils pourraient tous trois converser dès son retour… et elle disparut ! Anna, qui semblait déjà avoir pris la voyageuse en grippe, dit à Jean-Louis : « Pourtant, nous ne lui avons rien demandé ! »

Le livre était resté là, page de titre face au siège. Jean-Louis dit à Anna :

— Elle a oublié son livre.

— Et puis...

— Elle va revenir le chercher... pour lire en mangeant.

— Pas nécessairement ; elle l'aura sorti de son sac pour son retour.

— Je ne crois pas ; elle a suggéré que nous conversions !

— Bof !

— Je me demande ce que c'est.

— Tu n'as qu'à regarder ; ça ne va pas le casser...

Après avoir hésité encore un moment, Jean-Louis conclut que la voyageuse ne reviendrait pas chercher son livre et il décide de satisfaire sa curiosité.

— Chérie, c'est intéressant ; il y a ton prénom sur la couverture : *Anna & lui,* récit publié à Montréal, chez Québec Amérique.

Jean-Louis ouvre le livre ; il veut en lire un extrait à Anna mais s'arrête à la première phrase : aucun son ne sort de sa bouche ouverte. Anna demande :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Euh ! C'est un peu raide à lire comme ça, à froid.

— Allez, allez !

— Bon ! Alors ouvre grand tes oreilles... et je cite : « Le sperme coulait enfin au fond de la gorge d'Anna ! »

— ... Et après ? réplique froidement Anna.

— C'est assez salé !

— Oui, mais c'est une réalité. Tu coules toi-même fréquemment au fond de la gorge d'Anna…

— Oui, mais je ne le raconte pas sur la place publique.

— Les écrivains, ils écrivent ce qui leur passe par la tête… Tant qu'ils assument ce qu'ils écrivent, je suppose que c'est acceptable. Si nous ne voulons pas lire le nom de l'endroit où ça coule… il suffit de fermer les yeux !

Jean-Louis suit le conseil d'Anna ; il ferme les yeux et laisse courir des images dans sa tête. Ils en restent là pendant quelques minutes alors que Jean-Louis se remet à feuilleter le récit. Tout à coup, Anna questionne :

— Elle est partie depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas, peut-être dix ou quinze minutes.

— Alors, je te le fais ! Ça me trotte dans la tête depuis que tu m'as lu la première phrase du livre. Mon Loup, j'ai le temps de te sucer et de faire couler ton sperme « au fond de la gorge d'Anna » avant qu'elle ne revienne. C'est probablement tout ce que nous pourrons faire pendant ce voyage, alors ne perdons pas de temps.

…

La cuisine étant fermée à cette heure avancée, la voyageuse, qui n'avait pu manger qu'un sandwich et boire un café, revient plus tôt que prévu vers son compartiment, longeant les couloirs silencieux d'un train en grande partie endormi. Par instinct, plus que par politesse ou par stratégie, elle abaisse délicatement la clenche, entrouvre la porte de quelques centimètres et jette un œil dans le compartiment avant d'entrer.

Ce qu'elle aperçoit dans l'entrebâillement de la porte, à vrai dire, ne la surprend pas trop, mais l'intéresse beaucoup ; elle ne voudrait surtout pas interrompre un mouvement si bien rythmé ; elle ne voudrait surtout pas manquer la finale de ce ballet de queue et de bouche où, cela est rare, des mains ne viennent pas masquer la vue, où elle admire la verge puissante, droite et rose pénétrer la bouche et faire de la bouche ainsi lentement baisée une maison de plaisir. L'homme avait les yeux fermés et la tête renversée ; son bassin se soulevait à peine, juste ce qu'il fallait pour imprimer à sa queue des allers dans la bouche de la femme, dont les lèvres arrondies, serrées sur la chair de l'homme, montraient des joues creuses, aspirantes, qui complétaient le mouvement en parfaite harmonie, comme si l'un et l'autre avaient pratiqué ces gestes mille fois. Peut-être n'en étaient-ils pas très loin ? Quoi qu'il en soit, le plus beau dans cette gestuelle, le plus impressionnant, même pour la voyageuse qui en avait vu d'autres, c'était la lenteur, à la mi-chemin d'un film projeté au ralenti ou d'un ralenti qui aurait été un peu accéléré ! La gamme des sons qui accompagnaient cette belle activité affichait la même souplesse lente, la même lascivité omniprésente. Tandis que l'homme continuait de soulever son bassin avec une régularité qui montrait sa longue pratique, la femme paraissait au repos, appuyée sur les cuisses de son compagnon, les yeux fermés, concentrée ; l'action, s'il y en avait, devait se tenir à l'intérieur de sa bouche, au milieu des salives et d'autres liquides étonnants qui, sous les impulsions d'une langue experte, frôlait l'exploit. En outre, les effets de succion, dont la réalité creusait les joues, ne devaient pas être étrangers aux bruits de bouches et de gorges, et aux autres signes de contentement qui émanaient d'eux pendant qu'ainsi ils se trouvaient en intime connexion. Le mouvement se poursuivait ; il aurait tout aussi bien pu se poursuivre ainsi pendant des heures tant les acteurs semblaient incapables de poser un seul geste d'une certaine ampleur ; seule la main gauche de la femme, qui gardait les couilles au chaud, alternait, de temps en temps, entre caresses et pressions.

La voyageuse avait les grandes lèvres gonflées, le sexe coulant et la gorge sèche, mais se refusait à quelque geste que ce soit, à quelque bruit, qui ferait sans doute cesser le spectacle intense dont elle était la bénéficiaire privilégiée. Elle savait, elle devinait surtout, à certains signes légers, que la sève qui montait en poussées discontinues allait bientôt changer de corps. Elle a cru percevoir, dans l'arrêt subit du mouvement des hanches en position avancée, en direction des profondeurs de la bouche, le signe attendu de l'aboutissement de cette manœuvre d'une rare sensualité ; elle pense même d'une grave beauté... Les acteurs de cette scène délirante semblaient prendre plaisir à retarder le moment où la satisfaisante injection de liqueur séminale se produirait, comme si le plein de la queue ne devait jamais être atteint ou comme si la mécanique retenant l'ouverture de la vanne n'était pas assez lubrifiée pour s'ouvrir.

Le mouvement reprenait, quelques secondes plus tard, avec une légère accélération dans sa lenteur. La respiration de l'homme était marquée par des inspirations plus longues, dont il semblait vouloir retenir l'air de force, inspirations qui amenaient des vagues irrégulières de sons et de mouvements et produisaient une accélération du rythme cardiaque, tous effets perceptibles et signes avant-coureurs de débordement.

La curiosité de la voyageuse et les ondes sexuelles qui parcouraient son corps atteignaient un comble ; elle faisait des efforts prodigieux pour ne pas caresser violemment son sexe au travers de ses vêtements, ni frotter son pubis contre la paroi ou la portière, ni exhaler le moindre soupir. Elle ne pouvait pas fermer ses yeux ; elle ne voulait rien perdre de la scène dont elle attendait une apothéose. Sous aucun prétexte et d'aucune manière, elle ne voulait dénoncer involontairement sa présence. Mais elle savait qu'elle allait bientôt pouvoir se laisser aller, elle aussi, à son plaisir car, devant ses yeux, le corps de l'homme ne semblait plus aussi bien maîtriser ses sensations ni être capable de maintenir lui-même sa position dans la bouche de la femme ; des mouvements erratiques retiraient la queue des lèvres alors qu'elle voulait au contraire aller porter sa sève à l'orée de la gorge. La femme exerçait une constante vigilance et rattrapait la verge folle qui se sauvait. Maîtresse de l'événement qui allait survenir, elle retenait la queue avec autorité et la plongeait au fond de sa bouche, frottant le gland à ses parois musclées. Elle ne voulait pas avoir prodigué ses gestes d'amour ni exercé en vain son habileté pour laisser échapper, à la dernière seconde, la nourriture annoncée. Elle n'entendait pas perdre une goutte du sperme de l'homme qu'elle pompait avec ferveur. Pour que son désir soit satisfait, elle exigeait que lui soit donné le résultat liquide de la jouissance mâle, une coulée onctueuse sur sa langue, qui enduirait ensuite sa gorge...

La femme qui a la bouche pleine pensait que la queue entre ses joues allait servir à l'homme de cordon ombilical, que cette connexion allait permettre de le ranimer après sa « petite mort », après sa « merveilleuse agonie ». Elle sait que l'abandon de l'homme sera total, que pas une fibre de son corps ne sera épargnée, quand il renoncera à la conscience, quand cet homme tout en son pouvoir lui fera un don. Alors, en plus graves, des sons viendront d'ailleurs, d'un lointain aussi mystérieux que celui du chant des baleines ; ils tendront son ventre et s'y amplifieront. Une plainte moite viendra de la souffrance de ses muscles tétanisés ; une cacophonie sortira de ses mains ; un *katajaq* (chant de gorge) confu, essoufflé, sera projeté en même temps que retenu. Le conducteur de la locomotive lui-même percevra la jouissance de cet homme et, dans le tintamarre, sa capitulation...

La voyageuse ressentait, dans sa bouche, la présence d'un gland enflé et l'écoulement de sperme qui se répandaient, en réalité, sur la langue et dans la gorge de l'autre femme. Au cours des dernières minutes, pour éviter de crier, elle avait fermé hermétiquement ses lèvres et la salive s'accumulait dans sa bouche. Elle respirait profondément, de manière discontinue, au rythme des pressions qu'elle se résolvait à exercer irrégulièrement sur son sexe et qui la mèneraient bientôt au bord de son propre précipice. Elle voyait que le sperme ne coulait plus ; elle entendait que le chant terrible de la jouissance durait mais s'achevait ; elle ressentait dans la sienne les mouvements de la queue haletante toujours cajolée dans l'autre bouche, qui continuait de jouir pendant l'atténuation des derniers spasmes et l'effet des dernières aspirations ; elle remarquait, écrits avec des flammes et enveloppant le couple, des mots qui exprimaient leur unité et leur sentiment indissolubles.

Dans l'entrebâillement de la portière, la passagère glissa dans l'inconscience en râlant de plaisir. L'attente de jouissance lui avait demandé un tel effort qu'elle en avait perdu ses moyens. Tandis que ses jambes demeuraient dans le couloir, le haut de son corps s'étendait à l'intérieur du compartiment. Après un moment de déconcertation, dû aussi bien à leur demi-nudité qu'à l'effondrement de la voyageuse à leur pieds, Anna et son Loup se mirent en frais de tirer la passagère dans leur compartiment et de l'asseoir du mieux qu'ils le purent dans son fauteuil. Elle était d'autant plus lourde qu'elle se laissait faire. L'effort déployé par Jean-Louis et sa Louve les amena à tenir de très près le corps de la voyageuse, à respirer pleinement les effluves capiteux de sa chair, à prendre son torse à plein bras, à frôler ses seins, à soulever ses fesses... toutes manœuvres effectuées dans un espace réduit. La passagère évanouie n'avait perdu conscience que quelques instants ; elle savait bien qui elle était et ce qui s'était produit ; ses mains, pressées l'une contre l'autre entre ses cuisses, parlaient pour elle. Ils crurent qu'elle maintenait volontairement son état alangui pour garder leur attention.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées. Dans sa chemise ouverte, les petits seins d'Anna éclairaient ; dans la lumière tamisée du compartiment, le sexe à demi-bandé de Jean-Louis tombait entre ses jambes... comme si, tout en s'occupant de la passagère, l'un et l'autre n'avaient pas tenu pas compte de sa présence. Anna lui demanda, en la regardant dans les yeux :

— Ça va mieux maintenant ?

La voyageuse répond par un signe de tête, la bouche entrouverte. Elle maintient ostensiblement, d'une main, les pressions qu'elle exerce sur son sexe au travers de sa jupe et, regardant elle aussi Anna dans les yeux, comme une sorte de défi, tend son autre main vers la queue de Jean-Louis. Anna aurait dû se rebiffer, mais, dans l'état d'excitation où elle se trouve, elle a plutôt un petit sourire ; elle se redresse avant de s'asseoir dans le fauteuil en face et de lancer du geste et de la voix à la tierce passagère : « Allez ». La queue de Jean-Louis est à nouveau bien raide. La voyageuse la délaisse quelques secondes pour relever haut sa jupe et jeter sa culotte par terre. Elle masturbe Jean-Louis d'une main et frotte son propre sexe avec conviction. En face, Anna admire les longues jambes et les cuisses de la passagère, et elle est fascinée par la forme de ses grandes lèvres, très gonflées, ouvertes en deux parties très nettes, qui semblent bâiller quasi spontanément. Elle remarque la nudité de la vulve tout entière à l'exception d'une fine mais réelle touffe noire couvrant le mont de Vénus. Anna, qui se regarde quelquefois dans un miroir en se masturbant, est fascinée par les gestes que l'autre prodigue à sa pulpeuse fente de chair. La voyageuse a fermé les yeux ; Jean-Louis, la verge prisonnière, la regarde, très curieux ; Anna ramasse la culotte jetée par la voyageuse et l'examine ; quand son homme fixe les doigts qui se meuvent artistiquement dans la vulve ouverte, elle en profite pour respirer, dans le tissus délicat, le résultat imprégné du plaisir qu'une femme inconnue s'est donné en la regardant faire à son Loup une pipe, à bien y penser, exceptionnelle. En réalité, Anna lui est reconnaissante d'être demeurée discrète dans le couloir de leur wagon, de s'être confinée à un silence cruel ; elle lui doit d'avoir pu boire la crème de son Loup jusqu'à la dernière goutte et de lui avoir laissé le temps d'assécher sa queue et de le rebrancher sur la vie.

« S'il vous plaît, baisez-moi ! Faites-moi jouir ! S'il vous plaît… », dit-elle, en s'adressant à Jean-Louis. La voyageuse semble avoir atteint, en se masturbant, un seuil de plaisir qui a besoin d'un supplément pour déborder, pour qu'elle soit envahie. Pendant qu'elle parle, elle se lève, frôle le Loup d'Anna, lâche sa verge seulement à cet instant, va s'appuyer, tête et avant-bras, au rebord de la fenêtre, va courber son dos, va ouvrir ses cuisses et ses fesses et redire : « S'il vous plaît... » Jean-Louis ne perd pas de temps et pénètre d'un seul trait la voyageuse dont le sexe est un ruisseau. Il prend facilement le bon rythme, il alterne les coups profonds et les demies entrées. Anna se rapproche et commence à s'intéresser à cette gymnastique. Elle voit de près la gestuelle de son Loup, quand il la prend comme ça, par derrière, et que sa queue fait des fantaisies. Elle peut apprécier la taille que prend sa queue et sa brillance. Sa verge lui ayant toujours fait de l'effet, elle se masturbe en regardant alternativement le visage puis le sexe de son amoureux. Quand la voix de la voyageuse se fait entendre, l'esprit de la Louve vagabonde. Elle se fait des idées qui, entre ses jambes, commencent à se préciser. La femme inconnue fait des bruits reconnaissables, pourtant bien différents de la musique que fait Anna, mais assez « jolis », se dit-elle. La voyageuse se déhanche ; Jean-Louis peine à rester branché ; il n'aime pas ça ; lui, c'est un perfectionniste et il veut rester en contact jusqu'à la fin, même bien après la fin. Comme il n'arrive pas à lui tenir les fesses, il les lui ouvre. Il décide alors, à la faveur d'une sortie involontaire de la vulve en folie, de pousser la porte étroite. Il découvre qu'« étroite » n'est qu'un mot et que le mouvement de ses hanches peut trouver à cet endroit des raisons de se satisfaire. La diversion a entraînée la voyageuse dans un inmesurable délire où, à la fin, le plaisir l'a submerge. Pas en reste, Jean-Louis a giclée, loin dans le cul de la voyageuse, puis s'est retiré assez rapidement... Il est penaud, debout derrière les fesses tremblantes qu'il vient de travailler depuis plusieurs minutes. Anna qui s'est masturbé pendant tout ce temps pense que le prochain grand événement devrait être pour elle.

La voyageuse semble incapable de se relever seule… Anna dit à Jean-Louis : « Il faut l’asseoir par terre, la tête appuyée à la banquette. Aide-moi. » Aussitôt dit, aussitôt fait, la voyageuse semblant aimer être guidée. Sans attendre, Anna la chevauche et colle son sexe béant, devant le visage, sur la bouche de l’inconnue. Elle se met à la tutoyer : « Je vais te donner des ordres ; tu devras te taire et les exécuter. Tends ta langue et pointe là dans mon sexe… » Anna fait en sorte que la langue et le nez la pénètre autant que possible, elle bouge son bassin, frotte son sexe de haut en bas sur ce visage rapidement englué par les abondantes sécrétions de la Louve. Anna continue de se masturber avec une main et avec le nez de la voyageuse au milieu de ses grandes lèvres. La langue ne sert à rien. Elle ordonne : « Ouvre la bouche, garde-la ouverte ». Anna se détache un peu du visage, se masturbe à deux mains : elle est très excitée, au bord de tomber en extase… Elle pisse des coups répétés directement au fond de la bouche ouverte. Dominer la voyageuse transporte Anna dans un univers de nouvelles sensations. Elle est déchaînée : elle s’approche de la tête – qui semble consentante – et promène sa vulve sur le visage alangui. Elle tient la tête à deux mains, par la chevelure, et la promène sur sa vulve ouverte, mouille sur le front… Anna commence à jouir ; elle se tend ; elle s’appuie très fort sur le visage ; elle chante un air qui n’appartient qu’à elle… Elle recommence à pisser par coups brefs, dans les cheveux, dans le visage et dans la bouche ré-ouverte de la voyageuse, qui semble demander à boire. La Louve est morte de la fatigue de son orgasme. Ses jambes faiblissent ; elle se laisse glisser sur le corps de la voyageuse et se serre contre elle. Anna sent ses propres odeurs sur le corps de l’autre et s’en trouve rassurée ; elle a l’impression qu’elle pourrait être maternée par celle qu’elle vient de marquer de ses essences et dont elle occupe le ventre. Elles s'embrassent. Si elles étaient auparavant dans une lutte « à finir », leurs langues maintenant les réconcilient.

Jean-Louis, qui s'était distancé de la scène, l'avait suivie avec une attention soutenue, étonnée de la beauté violente de sa Louve, beauté sauvage, à peine contenue. Quand tout a été terminé, quand chacun a pu reprendre son souffle, quand les esprits eurent repris le dessus sur les sens et sur la fougue sexuelle, ils commencèrent à réaliser le désordre que leur activité a entraînée. Ce qui restait de vêtements sur leurs corps était mouillés et froissés ; ils avaient besoins de se rafraîchir. Ils n'auraient pas trop de la fin de leur voyage pour se remettre en état, utilisant à tour de rôle le petit cabinet de toilette de leur wagon, avant que les autres voyageurs ne commencent à se réveiller.

• • •

Sur le quai de la gare, avant de se séparer, ils se sentent un peu bizarre. Une expérience inattendue les a réunis dans une intimité extrême, mais sans qu'ils ne s'en connaissent davantage, après coup.

En souriant, Anna dit :

— Moi, c'est Anna.

— Moi, c'est aussi Anna, dit la voyageuse.

— Vous aussi, dit Anna. Est-ce que vous êtes dans le livre ?

— Le livre ? Ah ! Oui ! Ce livre-là. J'en suis l'auteure et l'héroïne, au moins en partie. Ils appellent ça :

autofiction. Cela permet d'écrire tout ce qui nous plaît, d'inventer les bouts d'histoire qui manque, de cacher ce qui ne nous plaît pas et de tenter de faire croire que l'ensemble c'est la vérité. Mais il n'y a pas de vérité ; il n'y a que ça de vrai… Il faut tout de même s'assurer que l'histoire soit cohérente…

La voyageuse regarde Jean-Louis.

— Moi, c'est Jean-Louis, dit-il !

avril 2006 — mai 2008

AVANT RIMOUSKI

Des amis invitent Anna et Jean-Louis, en Gaspésie, pour une quinzaine de jours. Pour s'y rendre, ils choisissent de faire le trajet en autobus. La grande partie du voyage se déroule la nuit et ils espèrent se reposer assez pour entreprendre des activités dès leur premier jour là-bas. Prévoyante, Anna emporte plusieurs petites bouteilles d'eau rafraîchies dans un sac thermo-protecteur, des couvertures légères en Polar et des petits coussins pour leurs têtes. Ils montent dans l'autobus au cours de la soirée ; au petit jour, ils feront un arrêt à Rimouski ; demain, à 14 H 36, ils seront à Percé. Anna, pour qui tous les déplacements doivent nécessairement devenir objet de réjouissance, insiste auprès de son Jean-Louis pour qu'ils aillent s'installer dans le dernier rang. « Ce sera plus bruyant », dit-il. « Mais se sera plus charmant, reprend-elle : j'ai prévu des divertissements. »

Pendant quelques heures, le bruit vague des conversations, le ron-ron égal du moteur, des toussottements épars, la pénombre trouée par les lampes de lecture... ont fait l'ordinaire du voyage. L'autobus n'étant pas absolument plein, ils occupèrent finalement l'avant dernière rangée, à droite, tandis qu'un jeune homme seul s'était installé à gauche. Après quelques heures, la plupart dormait ; les lampes s'étaient éteintes une à une ; sans dormir encore, Anna et Jean-Louis, ayant relevés l'appuie-bras qui les séparait, se pressaient l'un contre l'autre. Tous deux exprimaient un désir permanent de se coller, de se toucher sans arrêt. Ils ne marchaient pas trois minutes dans la rue sans chercher fébrilement la main de l'autre ; à l'épicerie, ils ne lisaient pas l'étiquette d'un pot de confiture sans que leurs corps ne se rapprochent et qu'ils s'enlacent ; au téléphone, ils ne se parlaient pas des choses de la vie quotidienne sans s'interrompre pour se lancer des baisers, des promesses de câlins indiscrets ; en voiture, la main de Jean-Louis sur la cuisse de sa Douce, ne perdait jamais le contact, quelquefois même, ils devaient stationner l'automobile pour s'embrasser au plus près et laisser leurs mains se balader vers le plus chaud ; chez eux, en mangeant, Anna s'interrompait, se levait, venait s'asseoir sur les genoux de son Jean-Louis... pendant que leurs plats refroidissaient. Ils étaient comme ça.

Deux heures du matin. Lévis était déjà loin. Les amoureux s'étaient recouverts de l'une des couvertures apportée par Anna, mais ni elle ni Jean-Louis ne fermaient l'œil. La Louve avait défait la ceinture de son Loup et lui massait lentement le sexe. Bien entraînée, la queue raidie prenait maintenant ses aises hors du pantalon. Le mouvement lent mais ininterrompu de la Louve se répercutait dans la couverture de voyage qui se soulevait régulièrement. Toutes les lampes étaient éteintes. L'autoroute demeurait noire, sauf quand l'autobus croisait des véhicules ; la brève lueur des phares pouvait alors les éclairer. Toutes et tous, autour d'eux, semblaient dormir.

Anna, percevant sans doute que son homme était prêt, accélérait le rythme. À certains mouvements du corps, elle mesurait la progression de son action et voyait l'élévation du plaisir. Il était temps, pour elle, d'aller recueillir sa récompense. Elle se penche vers la taille de son Loup, la tête sous la couverture... Le mouvement se transforme légèrement, puisque c'est désormais Jean-Louis qui baise en douceur la bouche de sa Louve.

Pendant sa gestuelle, il jette un coup d'œil vers la droite et constate que leur activité ahurissante est suivie de près. Il n'est pas question pour lui d'interrompre quoi que ce soit et il en serait, de toute manière, incapable. Toute son énergie est requise pour jouir en silence, et c'est ainsi qu'il jouira... qu'il jouit, à l'instant même, aiguillonné peut-être par le fait d'être vu dans cet état. La Louve est une experte. Jean-Louis ne résiste jamais aux avances de son amoureuse. Quelques mouvements de ses hanches et il coule au fond de la bouche la plus brûlante. Pas une goutte de crème n'a été perdue.

Ne te retourne pas, dit Jean-Louis, parlant très bas à sa Louve, la pressant contre lui. Il lui raconte : « Le jeune homme, à gauche, avait les yeux ouverts ; il a suivi le mouvement de tes mains ; il est devenu très fébrile quand tu a enfouis ta tête pour me sucer de près. À toi de décider : si tu veux le faire couler, si tu as la tête à recommencer, pendant que tu es chaude, j'adorerais te regarder. Tu te retournes, tu lui souris et il fond, à coup sûr. » Anna regarde d'abord Jean-Louis dans les yeux et c'est à lui qu'elle sourit. Elle aime en son homme la liberté qu'il lui offre toujours d'assouvir son goût pour les choses du sexe ; elle aime par-dessus tout qu'il y prenne plaisir et que son attitude enrichisse leurs fantasmes communs.

Jean-Louis avait raison. Un sourire d'Anna et l'homme qui les regardait toujours devient mal à l'aise ; il rend le sourire, mais se détourne. Lui, qui était assis en bordure de l'allée (pour mieux voir ?), se soulève et va se réfugier du côté de la fenêtre, puis regarde Anna de nouveau (elle ne l'a pas lâché des yeux, toujours souriante) ; il remarque, à cet instant, qu'en inclinant la tête, elle le gratifie d'un regard attendri. Encore une fois, il se détourne, puis son regard revient vers elle, suppliant. Il dépose nerveusement sa main droite sur le siège libre près de lui, comme s'il voulait signaler, à l'évidence, que le siège pouvait être occupé. « Tu le tortures », dit Jean-Louis à sa Louve. « Cette torture aussi est bonne », répond-elle, en souriant à son Loup.

D'un pas, Anna traverse l'allée. Elle s'assoit près du jeune homme de plus en plus intimidé et excité. Elle le regarde dans les yeux et lui parle. Dès lors, il semble aller mieux. Jean-Louis, à son tour, se déplace ; il veut admirer la technique de son amoureuse ! « J'aimerais vous raconter une histoire... » Elle réfléchit une seconde, puis se reprend : « En réalité, nous allons avoir une conversation ; pour que notre dialogue soit agréable, il faut au moins que vous détachiez votre ceinture et que vous baissiez un peu votre pantalon pour permettre à votre verge de s'exprimer, vous comprenez ? »

Le jeune homme ne dit mot, mais il consent. Il soulève ses hanches et baisse son jeans en se tortillant. Dès qu'elle aperçoit le sous-vêtement, Anna intervient. La queue est cachée par le tissu et elle est immensément bandée avant même qu'Anna ne la touche. Elle la tient ainsi quelque temps, exerçant des pressions sans faire de mouvements, puis elle la dégage, poussant la ceinture élastique jusque sous les couilles.

Avant d'entreprendre sérieusement la conversation promise, Anna examine l'objet de son désir. Le ventre est assez poilu, mais la queue est bien dégagée, plus longue que grosse, quasi imberbe sauf quelques poils épars sur les bourses. Le gland est bien gonflé et d'un rose attirant ; il sent bon et frais ; une belle coulée de liquide lubrificateur s'écoule du méat, assez pour commencer à masturber le bel objet sans engager de salive. La main d'Anna semble rapidement efficace, car le jeune homme se trouve déjà à tendre les muscles. Craignant que l'inédit de la situation n'entraîne une éjaculation trop rapide, elle lâche la queue et, du bout des ongles, gratouille ses couilles. Elle commence alors à lui parler : « Le plaisir, il faut le faire durer, avertit-elle. S'il monte trop vite, il faut m'en avertir. » Elle fait une pause. Quand elle lui parle, elle le regarde dans les yeux ; elle lui parle d'assez près pour qu'il puisse admirer le mouvement plein de ses lèvres ; quand elle ne lui parle pas, elle suit les réactions de la queue à ses mouvements.

« Il était une fois, dit Anna, des amoureux qui prenaient l'autobus pour faire un long voyage. Comme c'étaient des amoureux qui aimaient l'amour, ils cherchaient sans répit les occasions de se donner cette catégorie de plaisir sensuel – dont trop de personne, par malheur, sont privé. Dès qu'ils croient avoir la liberté de mettre leur plan en œuvre, l'amoureuse entreprend de masser en douceur mais sans relâche la queue de son amoureux. Elle exerce ses mouvements avec placidité, comme si elle ne faisait rien de plus que lui caresser la joue. Elle procède ainsi, mais elle sait bien qu'il est très sensible aux mouvements de sa main et aux pressions de ses doigts. Presque à chaque mouvement ascendant, elle récolte un liquide translucide dont elle enduit le gland, le rendant soyeux, glissant et le maintenant très gonflé. Évidemment, elle varie ses mouvements : elle relâche, elle desserre ou, au contraire, elle exerce des pressions supérieures, mettant les veines et la tête de la verge au bord de l'éclatement. Pareillement, elle est dure et douce avec les bourses bien pleines. Elle prend tout le temps qui est nécessaire, car toute la durée de la masturbation est une période de plaisir fort. La seule chaleur de sa main active, appuyée sur le pubis de son amoureux, enclenche l'érection de sa verge. Il arrive que cette action de l'amoureuse se passe en plein air, à la lumière du soleil, rendant les gestes encore plus excitants. L'amoureuse est patiente et inventive. Elle utilise ses doigts pour titiller juste le frein du gland ; de deux doigts, elle pince la peau ou l'étire pour qu'elle recouvre la tête turgescente. À certains moments, qui lui viennent naturellement, elle accélère le frottement et le concentre sur le gland en saillie. L'effet important qu'elle constate alors, l'incite à ralentir, puis à reprendre, puis à ralentir de nouveau et, enfin, à forcer la note de manière à ce que le jus désiré, la crème des crèmes, la fusée blanche, ses flammes brûlantes, soient propulsés et recueillis et que la main s'en réjouisse pendant de longues minutes pendant que l'amoureux se détend, profite des sensations les plus intenses tant qu'il peut les prolonger. »

Ce sont ces gestes qu'Anna a prodigués au jeune homme un peu stressé qui s'était calé à angle, à demi dans son fauteuil, à demi dans la fenêtre, pour mieux profiter de la main d'Anna. De ce fait, il faisait à Jean-Louis la vue belle ; ce dernier pourra raconter à sa Louve des détails qu'elle ne pouvait observer dans le feu de son action. Quand elle a compris que l'éjaculation du jeune homme approchait, elle s'est éloignée un peu, car elle voulait voir le jet qui allait être propulsé. Anna maintient le mouvement de sa main, tout en redressant la queue pour qu'elle se trouve à la verticale. Elle va tenter de mesurer, en une demie seconde, la hauteur de la projection... Peine perdue, le jeune homme coule abondamment, mais il ne projette pas. Il est bandé de la tête aux pieds, raide comme un piquet, raide comme sa queue qui dégorge son beurre blanc dans la main d'Anna. Elle accompagne son plaisir silencieux en enduisant le gland et toute la longueur de la queue du saint-chrême profane, essuyant les surplus collés à ses doigts dans les poils de son ventre.

Anna se redresse. Debout, dans l'allée, elle regarde des yeux désemparés du jeune homme qui n'a pas bougé, les yeux ouverts, déculotté, la regardant comme une apparition. Anna se demande si elle va lui sourire ou s'il elle va l'ignorer, souveraine, comme s'il ne s'était rien passé, allant se blottir dans les bras de Jean-Louis. Quand le jeune homme ferme les yeux de fatigue, pendant quelques secondes, elle n'est plus là. Elle se lave les mains dans le petit cabinet au fond de l'autobus. Quand Anna revient s'asseoir près de Jean-Louis, quelques minutes plus tard, la longue queue du jeune homme est toute ratatinée et pendouille entre ses cuisses ; il s'est endormi dans une pose éloquente.

À l'arrêt de Rimouski, il se réveille en sursaut, surpris de se trouver déculotté, le sexe poisseux, comme s'il avait, pendant quelques secondes, oubliés ce qui lui était arrivé.

Au nouveau départ de l'autobus, après une pause de quarante minutes, il n'était plus là.

6-9 mai 2008

Un matin ensoleillé, Anna et Jean-Louis se rendent à Bonaventure, le village acadien de la Baie des Chaleurs. Ils vont faire une excursion en canot en descendant une partie de la « rivière limpide », comme le veut, dans la langue des premiers habitants micmacs, le sens du mot « ouagamette ». La rivière Bonaventure, une rivière à saumons, prend sa source dans le lac du même nom, 126 kilomètres au nord-ouest, tandis que son embouchure se trouve dans la baie, au milieu du village.

Pour le moment, les vacanciers attendent le véhicule d'Aime-Aventure ; celui-ci fait la navette entre le village et le lieu d'embarquement, une dizaine de kilomètres en amont, sur la rivière ; il transporte les canoteurs et rapporte, sur une remorque, les canots à leur point de départ.

Anna et Jean-Louis s'initient entretemps à l'histoire de la région et aux mythes amusants qui accompagnent la rivière. L'un de ceux-ci veut que les enfants mâles conçus en son sein deviennent de grands nageurs, tandis qu'un autre voit le sexe des enfants femelles prendre la couleur rose tendre orangé caractéristique de la chair des saumons ! Mais les amoureux s'intéresse davantage à la légende qui promet à ceux qui s'aiment dans les galets de la rivière, au moment de la montaison des saumons, de jouir d'orgasmes intenses, surtout si des poissons les frôlent pendant leurs ébats !

D'autres histoires courent au sujet de la Bonaventure, mais elles sont si fantaisistes qu'il serait hasardeux de les raconter... Il ne faut pas résister, pourtant, à celle qui laisse entendre que tous les beaux cailloux arrondis, polis par l'eau et par le frottement – qui tapissent le fond et les hauts-fonds de la rivière et qui contribue à l'extraordinaire limpidité de ses eaux – que tous ces galets ce sont les yeux et les oreilles sales de tous les prêtres de la Nouvelle-France, du Canada-français et du Québec, qui ont été mis là, à leur mort, pour être lavés des regards concupiscents et des inquisitions malsaines auxquels ils se sont adonnés toute leur vie !

• • •

Ils s'embarquent et commence leur descente au milieu de paysages enchanteurs. Selon les sinuosités de la rivière, les berges forment des coudes faisant varier la profondeur de son lit. Des hauts-fonds et des galets apparaissent sur la rive extérieure, tandis que la profondeur augmente et que des buissons et des arbres, penchés sur l'eau, couvrent les zones plus serrées des boucles.

Jean-Louis fait le canotier. En réalité, le débit du cours d'eau ne nécessite pas de grands efforts ; à moins de vouloir prendre de la vitesse, il s'agit plutôt de manœuvrer la rame pour diriger l'embarcation et non pour la propulser dans le courant. Pendant que Jean-Louis navigue, Anna – qui s'était installée face à lui et non dans le sens du courant – observe et commente le paysage… puis, elle s'interrompt : « N'avais-tu pas une histoire exotique et érotique à me raconter ? », dit-elle, en souriant à son homme. « Oui, bien sûr ; laisse-moi un peu de temps pour rassembler mes idées. »

• • •

« Dans les territoires où nous nous trouvons, commence Jean-Louis, les autochtones n'avaient pas encore fait de tristes rencontres avec les robes noires et celles-ci ne leur avaient pas encore raconté, à satiété, des sornettes au sujet de la pureté, de l'hymen, de l'exclusivité et de la nécessité de contrarier le plaisir. Ils vivaient simplement, sans réel confort, mais sans être torturés par des idées saugrenues arrivées d'ailleurs. Manger, se protéger du froid l'hiver, faire des réserves de nourriture et de bois... constituaient leurs soucis quotidiens. Ils se préoccupaient aussi de leur survivance en tant que groupe et, dans d'énormes *pow-wow*, ils invoquaient des divinités pour que leurs femmes soient fécondes. Ils confiaient traditionnellement cette obsession de fertilité à une sorcière qui réussissait, mieux que les sorciers, à convaincre les esprits.

« Parmi les tribus qui peuplaient la région, il en était une où la sorcière rendait sa communauté très heureuse et obtenait des résultats exceptionnels. Dans ce groupe, une fête de la multiplication avait lieu à chaque changement de saison. Elle se déroulait la nuit, à la fin de la pleine lune, quand l'astre commence son décours.

« Tous les hommes valides, à partir de seize ans, se réunissait pour chanter et danser autour d'un énorme feu de joie. Ils attendaient qu'une *squaw* vienne les chercher un à un pour accomplir le rite de la fertilité. Pendant le trajet, qui les conduisait au grand tipi entretenu spécialement à ces fins sacrées, elle lui parlait de la beauté et des odeurs de la femme qu'il allait combler, même s'il n'allait pas la voir de ses yeux. Tout en marchand, elle lui prenait la verge et la masturbait consciencieusement ; à l'entrée de la maison de la fertilité, elle l'embrassait pour qu'elle soit tout à fait prête. Alors, elle bandait les yeux de l'homme et elle le guidait jusqu'à celle qui l'attendait, également aveuglée par un bandeau, le sexe humide. Quelquefois, les femmes se tenaient debout ; quelquefois, appuyées à l'un des piliers de la tente, leurs fesses proéminentes offraient des cachettes ; souvent, elles s'étendaient sur le dos sur l'une des grandes tables qui formaient comme des lits surélevés, ouvrant leurs cuisses affamées ; d'autres fois encore, la table servait simplement d'appui pour le haut du corps, tandis que les jambes élargies, solidement plantées dans le sol, le cul rebondi, proposait une entrée côté cour. Certaines voulaient être remplies tout de suite ; d'autres voulaient d'abord toucher, tâter, palper la solide poitrine du guerrier ou ses cuisses faites du bois le plus dur. Pendant l'action, les hommes aussi cherchaient à deviner quelle *squaw* aux formes si attirantes se trouvaient dans la paume de leurs mains ; ils les caressaient abondamment, cherchant leurs seins, contournant leurs hanches, soulevant leurs fesses, mettant leurs langues à l'orée de leur bouche et, quand la bouche de la femme le voulait, leurs langues se touchaient.

« Il en allait de même des femmes qui attendaient leur tour dans un autre tipi, à quelques dizaines de mètres du lieu des cérémonies. Des femmes plus âgées, de celles qui ne recevaient plus les hommes, ou des femmes enceintes depuis le dernier *pow-wow,* assistaient la sorcière et s'assuraient du bon déroulement de la fête. Parmi celles-là, celles qui avaient une plus grande expérience de la vie préparaient les femmes les plus jeunes à trouver le plaisir ; elles aidaient aussi les femmes mûres à tirer la plus grande jouissance possible de cette rare occasion. Avant tout, elles insistaient pour que chacune s'expriment clairement pendant l'expérience, prononcent des mots et lancent des sons, car ces bruits bien caractérisés soutiennent l'excitation et le plaisir de celles qui sont là en même temps. Les aînées tenaient ces discours devant les jambes écartées des femmes plus jeunes, pendant qu'elles enduisaient leur vulve d'une huile parfumée de lilas – que la sorcière préparait à l'avance – et qui, tout en rendant leurs ouvertures plus accessibles, irradiaient leurs chairs d'une chaleur stimulante. Ensuite, elles les accompagnaient dans le sous-bois, leur bandaient les yeux et, selon la pose de départ choisi par la *squaw,* la conduisaient à une place déterminée.

Il y avait toujours deux ou trois couples simultanément en action sous la tente, qui produisaient un raffut sexuel d'exception et où chacun semblait être encouragé par les bruits des autres… Ces nuits-là, celles qui s'exprimaient peu d'habitude au moment de jouir, suivaient le conseil des vieilles et invoquaient la lune et tous les esprits réjouissants qui peuplent le pays des leurs ancêtres. Dans ce beau spectacle, dans sa durée nocturne, des imprévus arrivaient. Plusieurs des femmes et des hommes qui accomplissaient le rite de la fertilité ne se trouvaient pas rassasiés sensuellement. Ils en voulaient plus ; ils voulaient profiter jusqu'au bout des corps disponibles ; ils cherchaient, hommes et femmes, à épuiser leurs ressources sensuelles. Par exemple, après avoir accompli le travail nécessaire pour satisfaire les dieux, selon les rites imposés par la chamane, des échanges ou des regroupements avaient lieu. Une femme prend le sexe d'un guerrier dans sa bouche et le maintient dans une grande rigidité, pendant que ses fesses ouvertes donnent accès à une ouverture étroite, mais très stimulée par l'huile excitante dont elle avait été enduite et qui avait coulée jusqu'à l'anus ; celle-là ne délaisse temporairement la queue que pour exprimer ses délices. Ailleurs, une *squaw* en rejoint une autre et elles se frottent l'une contre l'autre et triturent violemment leurs clitoris et jouissent pendant de longues minutes. Dans le même genre, tout en discutant des plaisirs de ce rite, deux hommes se masturbent et comparent leurs arguments…

« Mais tout n'était pas égal d'une fête à l'autre et cette inégalité de nombre compensait pour les limites que devaient imposer la maîtresse du jeu. Quand elle trouvait plus de femmes que d'hommes, elle comptait sur la fougue des plus jeunes hommes pour exercer leurs hanches entre celles d'au moins deux femmes ; quand plus d'hommes que de femmes étaient au rendez-vous, elle permettait que des femmes reçoivent la crème de trois hommes successivement.

« Ces scènes, malgré le peu qui en était visible dans la pénombre de la tente, faisaient mouiller les cuisses de la sorcière elle-même et celles de ses assistantes. Si elles n'avaient pas à remplir un rôle si important, elles se laisseraient aller elles aussi à rechercher des pénétrations, des frissons et des jouissances. C'est à contrecœur que la sorcière doit interrompre l'expression des débordements de plaisir ; de valeureux guerriers et des femmes fertiles attendent encore, dans la nuit, leurs rencontres si essentielles à la survie de la tribu sinon de la race… car, c'est ainsi que la chamane obtenait la naissance de tant d'enfant, de ceux qui deviendraient braves et les défendraient et de celles qui, en remplissant de leurs corps, augmenteraient la puissance de leur tribu parmi les autres et assureraient sa prospérité. »

Pendant que Jean-Louis parlait, il regardait le paysage… Son regard plongeait aussi fréquemment, en face de lui, entre les jambes d'Anna – sa jolie robe de coton relevée sur son ventre – qui faisait à l'occasion des mmumms et qui, sans se masturber vraiment au travers de sa culotte fine, mais sans jamais s'interrompre, exerçait des pressions sur son sexe très visiblement mouillé. Le paysage sauvage et les cuisses ouvertes et les manipulations de sa Douce faisait bander Jean-Louis.

Je peux te raconter encore un fait, un détail, lui dit-il : « Les femmes qui allaient chercher les hommes, ceux qui faisaient *pow-wow* en attendant, et qu'elles devaient mettre en forme avant de les faire pénétrer sous le tipi rituel… Eh ! Bien ! À force de manipuler toutes ces verges, elles finissaient par avoir l'envie d'en posséder une complètement. Mais, comment faire pour en profiter et, en même temps, livrer aux femmes qui les attendaient, des mâles à la queue raide et en appétit ? L'expérience de ces femmes leur avait permis de constater que les plus jeunes des hommes des bois avaient une vigueur extraordinaire et qu'ils pouvaient éjaculer, demeurer bandé et se trouver capable de recommencer rapidement. Alors, quand elles rencontraient l'un de ces spécimens, elles leur faisaient bien plus qu'un baiser de ‹ bonne aventure * › et elles aspiraient l'instrument de leurs désirs avec une force irrésistible. En quelques minutes, elles tapissaient leur bouche, et leur gorge se rassasiaient de crème, poussée bien au fond par une queue vive. »

* « Bonne aventure », au XVI^{e} siècle, signifiait « bonne chance ».

Peut-être ont-ils fait la moitié de leur parcours vers le village lorsque Jean-Louis termine son histoire. Les canoteurs amoureux décident de faire une pause. Dans l'un des méandres, ils s'arrêtent sur un platier d’une dizaine de mètres, îlot temporaire qui leur servira de lieu de repos. Ils tirent le canot hors de l’eau et s’installent pour déguster le casse-croûte qu’il s’étaient procurés au restaurant de la base de plein-air. Installés sur une couverture, étendus face à face sur le côté, leurs têtes appuyées dans une main, leurs corps séparés seulement par la boîte de leur repas, ils ont pris un rythme triple avec leur bouche : une bouchée, un baiser, des paroles. La main nourricière devenant libre dès qu’une bouchée était prise, elle pouvait s’appuyer sur une hanche, tapoter une fesse, caresser une épaule en attendant le moment de transporter une autre bouchée. Ces attouchements incite Jean-Louis, qui est très en verve aujourd’hui, à raconter une autre anecdote :

Il résume une brève relation qu’il eût, jadis, avec une jolie blonde qui n’aimait pas son corps, qui refusait de consommer la chair sexuée d’un ou d’une autre, mais qui, nue à côté d’une autre entité nue, acceptait de se laisser caresser, palper et presser intimement pendant de longues minutes, sinon pendant des heures, même dans des endroits très précis, à la condition qu’il n’y ait pas d’introduction. Elle donnait ce plaisir masochiste à quelques hommes de sa connaissance, répétant à satiété que la chose ne l’intéressait plus, se satisfaisant en silence – il faut le croire – de les attirer toujours. Alors, elle arborait son abondante touffe de poils ensoleillés et la donnait à gratouiller. Sa peau, tous lieux confondus, sa douceur exceptionnelle et son odeur de miel, ravissaient qui s’en approchait... et constituait une mince consolation à qui l’aurait plutôt consommé de pied en cap.

— Quelle tristesse, dit Anna. Moi, évidemment...

— Toi, ce n’est pas la même chose, l’interromp Jean-Louis. Toi, avec la même douceur, tu serais plutôt née pour jouir sans fin. Tu aurais fait une belle sorcière, non ? Tu as une passion primitive pour ton propre corps, entre autre, qui te sauve de toute forme d'ennui…

— Assez parlé, dit-elle. Je n'ai plus tellement faim… Et toi ? Tu devrais te rapprocher un peu plus de moi.

Anna replace les aliments dans la boîte ; Jean-Louis s'étire et la remet dans le canot ; pendant qu'il s'étire, Anna vérifie l'état de son sexe… Dans sa main, en quelques secondes, la queue à demi dure retrouve sa raideur ; Anna enlève sa culotte pendant que Jean-Louis se met sur le dos et libère ses hanches de son pantalon court un peu flottant et que sa queue jaillit ; Anna chevauche Jean-Louis, elle le couvre, elle le monte, elle s'accouple, elle s'élance à répétition. Anna saillit Jean-Louis, comme si c'était lui la jument et elle l'étalon ! Anna, qui n'avait plus faim, a retrouvé son appétit. Toute son agitation est cachée sous sa robe qui vollete à chaque élan, mmumm, quand sa taille fine s'élève, hummm, puis que ses hanches s'affaissent, ohhhh. Jean-Louis serre les fesses pour se faire moins large et pousser sa verge vers le haut ; hunnn ; il peut donner de petits mouvements ascendants qu'Anna reconnaît. L'enthousiasme qui les entraîne va les mener à l'ivresse. Anna change de position, resserre ses jambes, s'accroupit au-dessus de la queue pointée ; ses lèvres plus tendues, son vagin plus serré créent des sensations plus intenses. Sans rien voir sous la robe, Jean-Louis fait défiler des images enmagasinées dans sa tête. Anna a les muscles endoloris, mais des signaux exaltent ses sens. Dans la beauté de la nature, elle commence une mélopée profonde et sensuelle. Jean-Louis l'entend et se laisse emporter. Quand le chant de son amoureuse atteint le point de non-retour, il l'accompagne dans sa musique.

Ils dévorèrent le reste de la collation, remirent le canot à l'eau et, cette fois, ramèrent pour arriver à bon port. Ils avaient trop hâte, dans le confort de leur lit, de reprendre leurs ébats.

12-23 mai 2008

AU JARDIN BOTANIQUE

— Quand me reprendras-tu par derrière, mon Loup ? Aujourd'hui, peut-être ? Par surprise ? Quand je ne m'y attendrai pas. C'est tellement bon !

— Si c'est par surprise, je ne peux pas te le dire, ma Louve. Aujourd'hui, nous avons convenu d'aller au Jardin botanique ; ça me semble un peu difficile d'y arriver, mais nous pouvons toujours nous y préparer... Qui sait ? Les circonstances peuvent nous être favorables.

À la table de la cuisine, les amoureux terminent leur petit-déjeuner. Le soleil arrive de biais et éclaire la pièce ; les journaux qu'ils ont lus traînent par terre ; un peu de musique sans interruption coule d'une chaîne de radio ; Minette, la chatte, qui a trottée toute la nuit, occupe à elle seule le grand lit défait ; eux-mêmes, debouts depuis plus d'une heure, sont encore dans l'ébouriffement de la nuit et tardent à sortir de l'indolence qui vient avec les journées de congé. Ils pourraient aussi bien retourner se coucher, passer l'avant-midi à se toucher, à somnoler, à se toucher encore intimement, à se rendormir...

— Rappelle-moi comment tu t'y prends pour me baiser par derrière ? Comment tu prépares ton coup ? Comment tu me tournes ? insiste Anna.

Anna prend la main de Jean-Louis et lui fait des yeux langoureux. Elle persévère, la voix mouillée :

— Chaque fois, c'est absolument délicieux, mais la première fois... Ah ! la première fois, j'ai tellement joui quand tu m'as prise de cette manière, mon amour ! J'ai le souvenir d'avoir chanté vraiment fort, longtemps, en fait, tout le temps que tu me pénétrais... C'était incontrôlable. Je me souviens de la force des sensations, mais je ne me souviens pas de tes gestes...

— Est-ce si important, demande Jean-Louis ? Je ne sais pas si je peux te décrire ces gestes-là. Moi aussi, chaque fois, je recherche des sensations puissantes, mais je ne penses pas vraiment aux gestes... c'est l'instinct... je t'écoute, j'écoute ta respiration, ta voix... alors, j'agis en profondeur...

— Justement ! C'est ça ! Hier, en allant au gymnase, j'ai eu des frissons, juste à l'idée que tu me prenais en profondeur. Par derrière, c'est la profondeur atteinte par ta queue qui me fait frémir... et, aussi, quand tes cuisses claquent sur mes fesses ! Avant de sortir de ma voiture, j'ai glissé la main dans mon survêtement et j'ai trouvé ma vulve très humide et mes lèvres gonflées... juste à y penser. Je me suis caressée un peu... Je pensais à tes doigts sur mon clitoris, puis à ta langue...

— Tu aurais dû me téléphoner ; à cette heure-là, je n'avais plus de clients et j'aurais pu t'encourager à poursuivre...

— Ta voix chaude, pour jouir, c'est toujours bon, mon Loup. Mais, en n'allant pas plus loin, je suis demeurée stimulée pendant toute l'heure ; sur le siège de certaines machines, je sentais s'ouvrir mes fesses surélevées ; je regardais passer les « muscles » et je les examinais entre les jambes... Puis, au retour, tu m'as dégustée, non ?

— L'un n'empêche pas l'autre. Hier, tiens, je t'aurais bien prise par derrière pendant que tu brossais les légumes...

— Tu me taquines ! C'est pas vrai ! Tu n'as pas cessé de me toucher les fesses... dit Anna, en se remémorant, tout à coup, les mains baladeuses de son Loup.

— Tout juste !

— Non ! C'est pas vrai ! Tu me fais mouiller !

— Si, si !

[Pause – pendant laquelle Anna se demande si « Si, si ! » veut dire « Je t'aurais vraiment prise comme tu aimes. » ou « Je te fais mouiller en te laissant croire que je l'aurais fait. »]

— Comment est ta queue ? demande la Louve, changeant de sujet.

— Dure. Elle va bientôt sortir toute seule de ma robe de chambre et courir vers toi.

— Allons au lit. Je veux voir ça de près ; surtout que mon petit-déjeuner se terminerait mieux avec un dessert à la crème !

Après cette entrée en matière un peu... scabreuse, Anna s'installe derechef entre les cuisses de son Loup et engouffre la verge bien dressée qu'il lui promettait. Elle ne perd pas de temps ; dès que sa bouche a pris l'arrondi qu'il faut pour la tenir presque entière, sa tête plonge et le gland va, dans les « profondeurs », se blottir dans la gorge de l'amoureuse. Elle pompe si bien ! À damner le diable lui-même, si ce n'était déjà fait... La verge ne sort presque jamais de la bouche amoureuse et la pression qu'elle exerce est constante. Jean-Louis mesure une fois encore son bonheur et laisse monter le dessert d'Anna. Alors, coup de théâtre ! Le sexe de Jean-Louis se retrouve au grand air, tombant de haut, si la chose peut se dire dans la circonstance. Anna est debout à côté du lit et chatouille Jean-Louis.

— Allez, allez ! Il faut prendre nos douches. Si nous voulons profiter de l'après-midi au Jardin, il nous faut partir bientôt.

— Mais, tu aurais pu finir...

— Non, je ne voulais pas finir ; je veux que tu sois désirant toute la journée ! Que tu ais très-très envie de me toucher et de me prendre, sans répit. Et si nous n'arrivons pas à nous satisfaire, nous y passerons la soirée et la nuit, dès le retour à l'appartement. D'accord ? Tu n'y perdras rien !

— Ce n'est pas la question d'y perdre quelque chose, mais tu m'as drôlement surpris.

Dans l'autobus 97, qui les mène directement au Jardin botanique, ils sont fébriles et heureux, mais Anna a une idée fixe : elle ne pense qu'à incliner son corps ; elle rêve des papillons qui courent dans son ventre quand la queue de Jean-Louis masse les parois internes de son sexe. Elle dit : « Par derrière, c'est explicitement cochon ! » Tous les deux sont en « chaleur », comme la chatte Minette, quand ça lui arrive, et ils comptent bien ne pas se laisser distraire de leur obsession. Dès après la rue De Lorimier, ils sont presque seuls dans l'autobus. Les fenêtres sont ouvertes et un bon vent tiède circule. Ils ont choisis des vêtements qui donnent rapidement accès à leurs sexes et qui permettent, aussi, de se couvrir quasi instantanément. Assise côté fenêtre, la Louve repose l'une de ses jambes en utilisant le piètement du siège d'en avant. Sa robe de coton se soulève assez pour que Jean-Louis puisse voir le sexe de sa Louve sans torticolis. Ils se regardent dans les yeux, comme s'ils se parlaient naturellement d'amour, tandis que les doigts du Loup effleurent les lèvres gonflées... Dans un tel état d'excitation, ils ne se rendront pas à la fin de la journée ! Anna implore son amoureux :

— Pour me calmer un peu, dit-elle, il faudrait que je fasse un ou deux jets... Dans le quartier Angus, l'autobus change souvent de direction. Le chauffeur va être plus occupé à regarder devant qu'à nous examiner dans son rétroviseur... – T'as pas remarqué ? – alors, tu mettras deux doigts le plus loin que tu peux, à l'intérieur, tu vas les agiter quelques secondes, puis tu vas les sortir pour que je coule... puis tu vas recommencer... ça va prendre dix secondes... je te promet de demeurer silencieuse... En attendant d'y être, continue de me caresser, mon Loup, mais, surtout, ne touche pas à mon clitoris ; dans ce cas je ne pourrai pas me contrôler. Jean-Louis fait ce que sa Louve lui demande, mais il ne la pénètre qu'une seule fois. Quand il retire ses doigts, Anna se met à couler abondamment, beaucoup plus qu'elle ne le croyait, et fait une belle flaque sur le plancher. Elle tente de demeurer impassible... regarde son Loup dans les yeux et lui demande de lui parler... son envie se calme... elle a réussi à maîtriser ses muscles... elle va mieux.

Ils descendent de l'autobus par l'arrière, évitant ainsi le regard du chauffeur. Sur le trottoir, ils se serrent l'un contre l'autre, s'embrassent, rient de la tête de celui qui va trouver la flaque, dans deux arrêts, au terminus. À la porte du Jardin, boulevard Tarte-IX, à deux ils ne font qu'un, leurs bouches se joignent pendant que les mains de Jean-Louis tombent naturellement vers les fesses de sa Louve. Au travers du tissu, il les presse discrètement l'une contre l'autre, puis les écarte, puis les relève, puis les tapote. Il ne peut pas faire plus et garder son... innocence. Devant, sa verge bandée s'appuie contre le ventre d'Anna ; quand ils se pressent, elle sent le sexe qui imprime sa forme dans sa peau. Par-dessus son pantalon de sport, Jean-Louis porte heureusement une chemise ample, qui cache son « émoi ».

— J'arriverai assurément à te prendre par surprise, ma Louve.

— J'ai hâte, mon Loup. Entrons.

À la guérite, présentant leur CAM pour obtenir le tarif réduit dont bénéficie les Montréalais, il ajoute, à haute voix, devant la préposée – qui encaisse :

— Je te prendrai même en profondeur...

— Tu ne peux pas imaginer à quel point l'idée même me remplit de joie. Je me sens comme une belle animale, tu vois, quand le jour de l'accouplement arrive pour la Louve, quand il est temps que le Loup la monte comme la nature le lui dicte, allant et venant avec force, ses flancs se frappant aux flancs charnues de sa compagne...

Dans le sac que Jean-Louis porte à son dos, ils transportent des objets de « premières nécessités » (petite couverture, quelques bouteilles d'eau, collation...). Ils longent les grandes serres, en direction de l'Est et rejoignent, vers la gauche, le chemin qui mène à l'arboretum. Ils traversent la roseraie, passent le jardin aquatique et l'entrée de l'insectarium. Ils sont enthousiastes, ils sont joyeux comme des enfants, ils simulent une course, une danse. Ils regardent souvent autour d'eux et dès qu'ils le peuvent, ils se touchent, ils se palpent au travers et sous leurs vêtements et ils s'embrassent. Encore. Ils s'arrêtent sous un saule. Anna joue avec la queue toujours raide de Jean-Louis ; elle y arrive sans effort en tirant sur la ceinture élastique de son pantalon ; elle en masturbe le gland pendant quelques secondes pour maintenir sa belle allure et voit bien que la verge coule ; elle jette un œil autour d'elle, s'assure de sa marge d'audace, se penche vers le sexe et, gourmande, en suçotte amoureusement la tête. Jean-Louis s'émeut.

Ils parcourent le jardin japonais : sans cesse ils se touchent. Leurs regards se croisent à tout moment. Appuyé côte à côte le long d'un mur dans le pavillon qui abrite les bonzaïs, leurs corps se pressent. La main gauche de Jean-Louis, sous la robe d'Anna, écarte ses fesses et la jointure de son index caresse son anus. Elle se tortille, en poussant avec ses hanches, comme si elle en voulait encore plus.

Un peu plus loin, les amoureux quittent le chemin pour s'engager dans les sentiers du jardin des sous-bois, ombragé à souhait, touffu, offrant des abris sinon des cachettes. La Louve s'appuie à un arbre et Jean-Louis s'accroupit devant elle ; la tête sous sa robe, il lèche ses lèvres, il s'abreuve. Elle place une jambe sur l'épaule de son Loup ; un angle s'ouvre donnant du même coup un accès facile à son clitoris. Elle se garde en équilibre en se tenant aux cheveux de son homme. Lui, il lèche, avec un désir inapaisable, les chairs dilatées. Elle échappe d'intenses mummm... il s'interrompt ; elle presse la tête de Jean-Louis pour la coller à sa vulve, pour l'intégrer à son sexe ; il la lèche passionnément. Les grandes lèvres humides de la Louve dérapent sur le visage du Loup et, pendant qu'elle jouit violemment, elle veille, tristement, à atténer le niveau sonore de son plaisir.

Sous la robe de son amoureuse, Jean-Louis n'entendait que des gémissements de plaisir. Maintenant qu'il se relève, il constate qu'Anna et lui sont toujours seuls, que personne d'autre ne s'est aventuré dans ce sous-bois pourtant si accueillant, et que des oiseaux piaillent, dans leurs langage, une histoire qui ressemblent à celle d'une joie de vivre. C'est ainsi qu'il interprète le concert qu'il entend. Debout, il prend sa Louve dans ses bras tandis qu'elle saisit le visage de son Loup à deux mains et l'embrasse, retrouvant sa propre odeur et des traces de ses jus sexués. Leurs langues se rencontrent et ils partagent d'autres saveurs délicieuses.

Ils se déplacent dans le sous-bois. Près du ponceau qui permet de passer l'ancien ruisseau, à la limite orientale du jardin botanique, ils se cachent sans vraiment se cacher. Ils se câlinent encore ; ils s'embrassent à pleine bouche. Jean-Louis pousse l'une de ses cuisses entre celles d'Anna et provoque un écartement salutaire ; elle en profite pour y presser son sexe ; et lui, les deux mains sous sa robe, tente de se rassasier de la chair souple de ses fesses. Peu après, Anna s'accroupit à son tour, place sa bouche à hauteur du sexe de Jean-Louis et baisse son pantalon. La belle queue rebondit une seconde devant son visage avant qu'elle ne l'attrappe et ne la gobe. D'une main elle prend les couilles, de l'autre elle saisit la hampe près du corps, pour tendre la verge, tandis que le reste de l'objet vivant glisse entre ses lèvres. Après une minute de jeu, ayant trouvé l'arrondi qu'il fallait, la main près du ventre lâche la queue. En deux essais successifs, Anna fait disparaître la verge au fond de sa bouche. Elle la garde là, faisant des mouvements courts avec sa tête, puis la ressort enrobé d'un mucus qui l'anime, qui lui donne envie de recommencer, envie de faire gémir Jean-Louis, envie de garder le gland toujours plus longtemps dans le feu de sa gorge, désir de jouir elle-même de cette intromission, de jouir de ce bâton de chair introduit là, dans sa bouche transformée en vagin, car le mouvement dans cet orifice a des répercussions entre ses cuisses, dans son ventre, dans tout son être...

Anna relâche les couilles et la verge et les replace dans le pantalon. Elle embrasse Jean-Louis ; elle a la bouche très baveuse... depuis son exercice interrompue. Le pauvre homme a les jambes molles ; il s'accroche, mais il s'est cru, quelques instants, au bord de l'évanouissement... Du bout des lèvres, Anna lui souffle : « Tu ne dois pas débander, mon Amour... »

À proximité, une clôture en treillis de métal, partiellement couverte de végétation, sépare le jardin du parc avoisinant. Anna s'y agenouille, au milieu des fougères, cuisses ouvertes, cul en l'air, sous prétexte d'examiner, au sol, un rien, et se retient à la barrière botanique. Jean-Louis n'est pas dupe et il feint de trouver l'occasion idéale pour lui faire la surprise qu'elle attend. « Tiens-toi fermement, ma Louve », ordonne-t-il, alors qu'il s'installe derrière elle, relève sa robe et écarte ses fesses avec sa queue désespérément raide. Il n'est pas de derrière plus désirable que celui de son amoureuse ! Il s'enfonce dans le sexe mouillé, d'un seul élan, en profondeur, et il bouge comme il doit le faire, connaissant les petits détails qui font la différence pour Anna. Dans cette position, Anna ressent davantage les poussées de la verge de Jean-Louis, non seulement parce qu'elle s'introduit plus loin, mais parce que l'angle est différent et appuie sur des zones d'une autre sensibilité. Elle dit que ses muscles deviennent comme des doigts, mieux comme des tentacules, qui saisissent la verge et l'emprisonnent très serrée, qui grouillent, qui massent, qui s'enflamment

Anna s'exprime, sans discontinuer, dès le premier coup de butoir par des suites de voyelles orales ou nasales d'une belle variété. Elle dit à Jean-Louis qu'elle aime ça et qu'elle aime par-dessus tout qu'il pousse fermement. Qu'elle avait hâte, mais qu'elle souhaitait que cela n'arrive pas trop vite, pour amplifier le désir... Mais, déjà, ses sensations débordent. Cette fois, elle ne bride pas son plaisir et elle crie sa jouissance au-delà, en direction des badauds du parc Maisonneuve, tout le plaisir qu'elle ressent à se faire prendre par derrière, par surprise, en plein air et bien au fond, par Jean-Louis qu'elle aime et qui fait le genre de mouvements qui provoquent un roulement de tambour dans tous ses muscles. Il l'accompagne, en douceur, tant qu'elle le voudra. Il bouge lentement en elle après son orgasme. Elle voudrait que son état de plénitude continue, mais ses cuisses et ses genoux ne supportent plus son corps. Elle roule sur le côté, puis sur le dos, dans un tapis de plantes des sous-bois, les cuisses en V, le sexe béant, exposant les pulsations de ses muqueuses, les lèvres gonflées à éclater, déformées... Anna a les yeux clos, les bras en position orthogonale... Jean-Louis, qui tient sa verge dans une main, est assis sur ses talons, au milieu des jambes de la Louve. Il regarde sa vulve comme s'il ne l'avait jamais vue ; fasciné, il considère la chair qui cille comme un pouls et qui tarde à reprendre sa forme. Un peu perdu, hypnotisé, il se met à frotter les jambes d'Anna pour les nettoyer de la terre et des feuilles qui s'y sont collées. Il remarque des éraflures. Les frottements tirent l'amoureuse de sa torpeur. Dans l'atmosphère feutrée du sous-bois, Anna a dormi trois ou quatre minutes comme une morte et revient à elle au milieu des astilbes, des hostas et les fougères. Renaissante, souriante, elle demande à Jean-Louis de l'aider à se relever. Ils passent un bon moment à se nettoyer, à se défroisser, à étirer et détendre leurs muscles, sauf un, qui doit demeurer tendu, qu'Anna lave avec une bouteille d'eau fraîche, qu'elle requinque à la main et avec des paroles adressées à son propriétaire. Elle lui raconte qu'elle va faire une tête à sa queue, que le muscle va se perdre dans des profondeurs brûlantes, que chacun de ses centimètres va être massé sans répit et qu'il va rencontrer d'autres muscles conduits par une même passion.

Les amoureux pourraient se déplacer encore, mais ils se trouvent au cœur du sous-bois, à l'endroit le plus éloigné des autres sentiers. Au travers des branches, ils voient des ombres qui déambulent assez loin d'eux et, quelquefois, ils entendent des rires... qui les font sourire. Alors, ils ne bougent pas de là.

Jean-Louis s'adosse à un tilleul et s'agrippe à lui, tandis qu'Anna s'accroupit. Elle fait tomber le pantalon de son Loup ; elle l'incite à écarter ses jambes blanches, qui contraste avec la couleur plus sombre de sa verge ; elle plaque ses mains derrière ses cuisses, juste sous ses fesses... Placées à cet endroit, les mains d'Anna lui serviront d'attaches aussi bien que de gouvernail. Pour perdre un peu de temps, la tête inclinée, elle tiraille la peau des couilles avec ses lèvres... Ce n'est pas parce qu'elle a fait patienter son homme tout l'après-midi qu'elle va, d'un coup, s'empresser ! La queue fourrage dans la chevelure d'Anna... la verge prend à témoin de son agitation les joues, les lèvres, le nez... le gland trace des signes translucides sur le front et sur les paupières... il se présente devant la bouche où il est enduit de salive... la queue se love dans le cou de la Louve...

L'ouverture ordinaire de la bouche d'Anna prend le gland et le tiers de la verge bandée de Jean-Louis.

Dans cette position, comme maintenant, les lèvres charnues, la langue rose de la Louve et sa salive toujours abondantes sont les instruments de toutes les sensations. L'amoureuse fait en sorte que le gland subisse sans cesse des frottements, particulièrement à l'endroit du filet, et que la tige n'entre pas dans sa bouche ni n'en ressorte sans que ses lèvres ne la pressent ni que ses joues, en se creusant, n'en aspirent la sève. Puisque rien ne sert de courir, Anna prend le temps d'être minutieuse. Elle ne laisse rien au hasard ; pas un aspect du plaisir qui ne soit exploité, pas même celui du regard de l'amant à qui elle montre sa queue mâchouillée par ses lèvres ou se vautrant sur sa langue. À chaque entrée, la verge heureuse de l'affection qui lui est prodiguée semble enfler... à chaque entrée dans la bouche de toutes les merveilles, elle va plus loin. À la demi de sa taille, des pressions sublimes s'exercent au passage du gland, au cours des mouvements ; il se frotte au voile du palais, à la luette et aux amygdales. À chaque aller et à chaque retour, la verge se laisse polir à la langue, qui a pris la forme d'un canal, se laisse presser contre le palais, se laisse essorer entre les lèvres... À mesure que les muscles de son pharynx se réchauffent et que son désir s'amplifie, Anna prend la queue de son homme de plus en plus profondément, amenant l'organe à échanger quelques impressions avec les cordes vocales de la Louve.

Depuis qu'Anna a acquis cette maîtrise, après un fiévreux entraînement de quelques semaines, elle ne veut plus faire autrement. Masturber le fond de sa bouche avec le gland souple de Jean-Louis la trouble et l'agite, son corps entier, chaque fois, se trouvant parcouru d'une étonnante pétulance. Un jour, il lui est arrivé d'avoir un orgasme, en bas, tandis qu'en haut elle tapissait son œsophage de la riche substance séminale – cela comme le disait François Rabelais parlant de « la substantifique moelle » – qu'elle appelait de tous ses gestes.

Voulant consacrer la force de chacun de ses sens et toute l'énergie de ses muscles à sa jouissance, Jean-Louis se laisse lentement glisser vers le sol, lentement pour ne pas se séparer de la bouche de la Louve. Étendu sur le dos, il s'abandonne. Anna recherche le bon angle pour ses lèvres et sa gorge et pour assurer à la verge le maximum de profondeur. Le Loup ressent le zèle de son amoureuse dans tout son corps. Son orgasme monte inexorablement et il voudrait le retarder qu'il ne le pourrait pas. Il n'est plus le maître de ses sens. La Louve a des attentions, des prévenances inimaginables pour que son homme survivent à la disparition de sa queue, quand la bouche où elle est engagée atteindra les poils de son pubis.

La jouissance commence à s'exprimer... La Louve se laisse porter par les premiers sons qui accompagnent le plaisir sexuel de son amoureux, bruits de bouche et de ventre si différents de tous les autres. Le sperme onctueux, nourriture tant désirée, arrive. Comme une boisson réconfortante, il coule dans son œsophage, tandis qu'elle en perçoit nettement la chaleur. Elle ramène le gland dans sa bouche et, à quelques reprises, lui fait franchir la barrière de la gorge, passage le plus intense de tous, qui arrache des cris au Loup, qui la fait couler, elle aussi, et qui transforme sa bouche, comme sa vulve, en une piscine de mucus transparent et filant, auquel se mêlent quelques gouttes du sperme de son amour.

Jean-Louis se tortille ; il crie tous les sons qu'il connaît et qui disent que les sensations qu'ils ressent sont incontrôlables et indescriptibles, défiant le littérateur ; il râle, il jouit et cela se répète comme un leitmotiv ; il se trouve entre deux vies, dans une syncope, cessant de respirer puis aspirant avec force, criant en se tordant, interrompant le désordre de son mouvement dans une position impossible, jouissant au bout de ses sens, bientôt vidé de ses tensions, dans une résurrection calme, reconnaissant à sa Louve de l’avoir fait mourir et de l’avoir remis en vie, elle si généreuse dans les soins qu’elle prodigue à son Loup.

Après un long moment, il a bien fallu qu’à nouveau les amoureux se remettent debout, qu’ils secouent leurs vêtements… Après avoir bu une bouteille d’eau, Anna et Jean-Louis reprennent, la visite des lieux, retrouvant le sentier principal juste après les bosquets d’arbres fruitiers. Ils passent les noyers, s’arrêtent devant les catalpas en fleurs à cette époque de l’année, progressent dans l’arboretum. Tous ces arbres admirablement mis en valeur les fascinent ; les ginkos, la variété d’érables dont ils distinguent mieux les caractéristiques et, à côté de l’étang de la maison de l’arbre, des thuyas dans leur floraison jaune… Ils arrivent à la maison de l’arbre au moment où la « ballade », le petit train rouge et blanc sur pneumatique fait son dernier arrêt de la journée. Les amoureux ont physiquement beaucoup « travaillé » aujourd’hui ; ils se sentent tout à coup très fatigués ; alors ils montent dans le train, s’installant dans le dernier siège du dernier wagon, selon leur habitude.

Anna et Jean-Louis ont à peine le temps de s’installer que la ballade se met en marche. Le Loup regarde sa Louve ; elle a les lèvres tuméfiées, la bouche usée par les jeux auxquels ils ont joués au cours de l’après-midi. Elle est belle comme une représentation de l’amour, sensuelle, sexuelle, ouverte, effrontée… Ils sont presque seuls dans le dernier wagon qui s’avance lentement tandis qu’une voix indique les points d’intérêt à gauche ou à droite du chemin emprunté. Jean-Louis est tournée vers Anna et Anna vers Jean-Louis ; visiblement, ils ne sont pas sur la même planète que les autres visiteurs. Le petit vent créé par le déplacement du train leur fait du bien. Le bras droit du Loup entoure le cou de la Louve. La tête un peu renversée, elle boit le contenu de leur dernière bouteille d’eau. La main gauche de la Louve est sur la cuisse de son Loup, très près de son sexe. Oubliant où il se trouve, Jean-Louis relève la robe d’Anna ; son sexe est toujours gonflé, ses grandes lèvres demeurent entrouvertes… Il ne dit rien, mais va directement, avec son majeur, vers le clitoris de sa Louve. Une seconde, il plonge son doigt à l’intérieur pour chercher un peu de mouillé, puis il entreprend de la masturber avec régularité. Au premier touché, la Louve avait émit un son approbateur ; ensuite, elle s’est contentée de regarder son Loup et de téter sa bouteille d’eau. Les dispositions naturelles d’Anna ne permettent pas de faire durer un tel mouvement de doigt très longtemps. Anna délaisse sa bouteille d’eau, met des doigts dans sa bouche pour les mordiller et atténuer les bruits de sa jouissance. Elle est attendrissante quand elle tend son bassin vers l’avant et fait des longs jets dorés…

25 mai — 3 juin 2008

DANS UN ŒUF

Ils montent dans une télécabine qui les emportera vers le sommet le plus élevé de la région, pour admirer des paysages à couper le souffle, dit la publicité. Ils sont trois, par hasard, dans la première d’un train de nacelles colorées – par ailleurs surnommées « œuf » – suspendues dans le vide : Anna, Jean-Louis et un inconnu qui, comme eux, souhaite admirer les montagnes. Les deux premiers, qui ont toujours des idées inhabituelles dans la tête, sont assez ennuyés de cette présence. Comme ils étaient en semaine et pas encore pendant la saison touristique, ils avaient crus pouvoir disposer d’une nacelle pour eux seuls. Dans le train suspendu, il y en avait au moins une qui était vide.

Jean-Louis cherche le regard de son amoureuse – où il espère trouver une approbation. Ils avaient évoqué ce cas de figure et ils avaient prévu d’oser, mais il y a toujours une marge entre la théorie et la réalité. D’un clignement d’œil, la Louve donne son accord. Alors, Jean-Louis ose ; il s’adresse à l’étranger :

— Nous avions prévu de faire quelque chose, bien avant d’arriver ici. Nous devons le faire. Nous n’avons pas beaucoup de temps. Je ne peux rien vous expliquer. Ou bien vous nous regardez, ou bien vous vous détournez. C’est tout. Elle – il désigne Anna – elle préfère que vous regardiez ; elle aime être vue… intimement.

Tout en parlant, Jean-Louis se cale dans un angle de la cabine, dos vers l’extérieur ; Anna se place dos à Jean-Louis, collée sur lui ; l’étranger est en face d’eux. Il soulève les sourcils et les épaules ; visiblement, il n’a rien compris aux propos qu’il vient d’entendre.

Anna a renversée la tête vers son Loup et ses cheveux l’embaument. Il l’embrasse du mieux qu’il peut, tout en la pressant contre lui. L’une des mains de Jean-Louis est sur son ventre ; il la retient, en quelque sorte, car elle aime propulser ses hanches vers l’avant quand elle est chaude. Sans gêne, grande ouverte, l’autre main prend son sexe et le masse de haut en bas, assez vivement, comme s’il fallait lutter avec la robe et la culotte d’Anna avant de rejoindre sa chair.

Le temps est compté. Le trajet vers le sommet ne dure que sept minutes. La main sur le ventre relève la robe de coton et la tient en place ; la main sur le sexe baisse la culotte, qui est freinée, tendue, au niveau des cuisses par les jambes ouvertes d’Anna. Son sexe flamboie dans la lumière du jour, à cent mètres du sol et il va, toujours plus haut, en direction du ciel.

Il faut voir la petite touffe décorative surmontant le pubis ; il faut se réjouir d’apercevoir les lèvres roses foncées toutes gonflées ; il faut admirer la peau claire et douce des cuisses, mise en valeur par la culotte blanche qui contraste ; il faut s’enthousiasmer des poussées de hanches et du frémissement du ventre d’Anna. Il faut se laisser emporter par l’amour, les bras ballants de la Louve le long de son corps, ses jambes la supportant à peine, toute abandonnée dans les bras de son amoureux.

Dès le premier contact, elle s’exprime. La Louve a appris que les sons voluptueux qu’elle lance, non seulement expriment-ils son plaisir, mais ils y participent et l’augmentent. Les doigts du Loup l’effleurent, la frôlent savamment, provoquant des tensions, faisant durcir ses grandes lèvres, les rendant encore plus sensibles aux attouchements insistants qui suivent, quand deux doigts vont exercer leurs aptitudes à l’intérieur, ouvrant la chair mouillée, élargissant la « pêche », comme la Louve surnomme son sexe, son abricot, sa mangue... exercent des pressions vers le haut, entrent et sortent...

L’étranger est abasourdi. Il s’est tassé sur lui même et s'est laissé glisser vers le sol. Accroupi, il a la tête à la hauteur du sexe de la Louve. Il joue à celui qui place une main devant ses yeux, mais qui regarde entre ses doigts. Jean-Louis est convaincu qu'il ne rate rien. Il ne rate rien : il a le souffle court, la bouche ouverte et montre un léger tremblement. Il voit ce qu'il n'aura jamais vu auparavant.

Les doigts lascifs du Loup patinent sur les lèvres miroitantes de la Louve. Ils lui prodiguent des caresses raffinées que la sensibilité particulière de l'amoureuse multiplie. Elle s'exprime de plus en plus fort, et ses sons forment une mélopée sensuelle. Les yeux fermés, le corps tendue, elle n'existe que pour rassembler les sensations qui l'envahissent et pour construire une voltige inégalée. À ce point, à cause de la raréfaction de l'air en montagne ou à cause du regard précis qu'un inconnu jette si intensément sur sa vulve et sur ses cuisses, Anna tremble de tous ses membres. Ils approchent du sommet ; le Loup touche pour la première fois le clitoris érigé de la Louve. Privé jusque-là de caresse, la masturbation douce mais implacable des doigts de Jean-Louis fait déborder les sensations. Anna chante. Son chant-cri se prolonge et traverse l'air cru et pur des sommets. Tout d'un coup, personne n'entend plus rien. Ni le bruit des cables, ni celui de l'embrayage des nacelles, ni l'agitation des personnes dans les autres œufs… Tout est arrêté. Les oiseaux des montagnes, figés dans leur vols, tombent, avant de se remettre à voler quelques secondes plus tard. Dans les autres nacelles, personne n'a vu quoi que ce soit, mais toutes et tous ont entendus le cri mythologique et en sont restés pantois. Le cri d'Anna s'est propagé au-delà des cimes. L'expression de sa jouissance a fait sensations pendant quelques instants à Vladivostock et à la Terre de feu…

L'étranger est resté prostré ; il redescend vers la terre ferme dans la même nacelle, dont il n'est pas sorti. N'en ayant pas l'habitude, il croit, pour aujourd'hui, avoir assez plané !

5-9 juin 2008

LA GARE DES AUTOBUS

Non pas chaque jour, mais très souvent, durant la semaine, aux environs de 16 H 30, elle se dirige en voiture vers le stationnement incitatif de la gare des autobus. Elle s'y rend lorsqu'il fait soleil et quand il pleut, même « à boire debout », et aussi bien en hiver que pendant les incertaines intersaisons. Ces jours-là, elle organise son temps de manière à disposer d'une demi-heure de liberté à cet intervalle particulier où la gare est bondée.

Envahie par des travailleuses, des étudiants, des ouvriers, des écolières, des bureaucrates, d'autres voyageuses et voyageurs, dans un mouvement incessant de dizaines d'autobus et de centaines de voitures, elle range la sienne le plus près possible du cœur de ce carrefour, près du bâtiment de la gare où les personnes transitent à pied.

Dès qu'elle a trouvé l'emplacement qui lui convient, elle éteint le moteur de sa voiture et pousse un disque compact dans le lecteur. Quand les premières mesures de flûte se font entendre, introduisant la mélodie qui sera ensuite reprise par tous les instruments, jusqu'à la gamme finale jouée par l'orchestre, elle n'a qu'à penser à ce qu'elle a l'intention de faire dans ce lieu pour se trouver, déjà, jetée dans un grand trouble.

La première fois, rien n'était prévu. Quand la clarinette (en si bémol) eut repris la mélodie, que le tambour et les violoncelles en eurent amplifié le rythme, elle se rendit compte que K. – tout grand écervelé qu'il se trouvait à être dans l'Univers – avait dû rater son autobus, comme cela lui arrivait si souvent, et qu'elle devrait l'attendre quinze ou vingt minutes de plus. Alors, cette fois-là, elle s'est calée dans son fauteuil, a étiré ses jambes et a ramené ses mains un peu fraîches au milieu de ses cuisses pour les réchauffer. Elle examinait distraitement les gens qui passaient, côté trottoir ou côté rue, et elle se laissait entraîner par ses pensées et par la musique qui les embellissait. Sans pouvoir les nommer tous, elle entendait d'autres instruments qui s'ajoutaient (harpe, basson...) jusqu'à ce que l'arrivée de la petite clarinette (en mi bémol) la fasse frissonner. Lancinante, la mélodie la tourmentait, l'obsédait jusqu'à lui faire oublier qu'elle exerçait, avec un grand naturel, des pressions de plus en plus fortes sur son sexe, au vu et au su des passants qui pourraient jeter un œil.

« Qui oserait plonger son regard dans l'habitacle, en cherchant à examiner des détails que cachent les vitres teintées ? », se demanda-t-elle, sans s'interrompre. Si elle avait eu la réponse, elle ne s'y serait pas arrêtée, car elle s'est trouvée tout à coup entraînée par l'intervention du cor, qui répétait obstinément la même figure, et par l'action de ses mains qui demeuraient à l'extérieur de son vêtement malgré qu'elles eussent de plus en plus d'effets sur ses sens. Elle mouillait, elle le savait, surtout à cause du danger... Elle constatait que pouvoir être aperçue l'excitait.

Quand les saxophones se sont ajoutés aux instruments qui avaient déjà trouvé leur place et qu'ils dominèrent, pendant presque deux minutes, les mélodies entrecroisées de leurs sonorités envoûtantes – sexuelles pour qui veut bien les entendre – elle détacha rapidement la ceinture de son pantalon, baissa la fermeture à glissière, du côté gauche, et glissa une main dans sa culotte, sur son sexe et dans son sexe, et entreprit de se masturber avec vivacité.

De temps à autre, sans trop y penser, elle ramenait un pan de son manteau sur ses cuisses. La musique « avançait » et ses sensations augmentaient. Elle s'étonnait de la similitude de leurs rythmes. La montée irrésistible dans le déroulement de l'œuvre devint la cadence, en crescendo, des frottements et des pénétrations qu'elle se prodiguait. Intérieurement, elle chantonnait l'une ou l'autre des mélodies de l'œuvre qui envahissait sa voiture. Les yeux fermés, elle se promenait nue au milieu de l'orchestre et se caressait violemment devant celui des instrumentistes qui entrait en scène. Elle se collait à lui, cherchait une des mains du musicien pour y frotter son sexe ou, faute de réussir, chevauchait son outil !

Plus de la moitié de l'œuvre avait fui en avant, empruntant la voix de divers instruments qui arrivaient ou qui se sauvaient avant de réapparaître. Des sensations intenses et des images inédites nourrissaient les fantasmes de la femme qui croyait alors pouvoir atteindre un orgasme supérieur et de grande amplitude. Les mélodies se superposaient et les instruments s'ajoutaient. Les doigts de la femme glissaient dans son sexe et en ressortaient en nage.

Le niveau sonore augmentait considérablement, quoique de manière mesurée, tandis que le plaisir de la femme montait en donnant des grands coups inégaux, ne permettant pas de savoir quel serait celui qui la ferait basculer dans la jouissance totale. Elle avait oublié depuis longtemps où elle se trouvait et, si elle ouvrait les yeux pendant une demi-seconde, c'était pour regarder ses doigts humides avant de les sucer.

De nouveaux instruments s'ajoutaient ou revenaient sans cesse. Lorsque les violons, avec les bois, entreprenaient une mélodie pour la première fois, des timbales marquaient la cadence. Mais personne parmi les musiciens et les mélomanes ne comptait plus ceux qui arrivaient ou qui regagnaient leur place. La fête était immense. Des amis venus de partout allaient assister à la jouissance des sons en même temps qu'au plaisir, tout aussi exceptionnel qu'inédit, de la femme en transe dans sa voiture, dans le stationnement de la gare des autobus.

Vers la fin de l'œuvre et à la réelle approche de l'orgasme, la bouche ouverte et chantonnante, au moment où la grosse caisse et son ami le gong soulignaient la cadence, elle s'en prenait au chef d'orchestre qui, déculotté et bandé, dirigeait ses musiciens ; elle lui proposait une vue de ses fesses qu'elle savait irrésistible… ; elle n'attendait que le final du *Boléro* et la pénétration du maestro, à genoux derrière elle, pour jouir avec l'orchestre…

Malheur de malheur ! La femme est tirée de son rêve et privée brutalement de sensations par l'intransigeance d'un tapotement sur la carrosserie de sa voiture. Inopportun contretemps, un « individu » cherchait à ouvrir la portière et se penchait pour faire un signe. C'était K. Elle retira vivement la main de son pantalon et rabattit son manteau, puis elle se pencha pour relever le verrou.

— Tu t'enfermes, dit-il ?

— Tu me fais perdre mon temps, répliqua-t-elle, cinglante.

Voyant qu'elle ne semblait pas de belle humeur, K. eut la prudence de demeurer silencieux jusqu'à la maison. La portière ouverte, il s'apprêtait à descendre de voiture mais, comme elle ne bougeait pas, il lui demanda :

— Tu fais quoi ?

— Je réfléchis.

— Tu penses à quoi ?

— Ça ne te concerne pas.

Pendant qu'elle embrayait, il dit « Bon, bon ! » et claqua la portière. Elle repartit rapidement, franchit une centaine de mètres, puis se gara. Une fois le contact coupé, elle frappa le volant avec ses petits poings et lança plusieurs fois le mot de Cambronne, en ajoutant que ce c... (mot de trois lettres) -là lui avait sûrement fait rater l'orgasme de la décennie. Quand vais-je pouvoir retrouver une pareille montée, se demanda-t-elle ? Elle s'accorda cinq minutes de paix dans sa voiture pour replacer ses vêtements, pour se calmer et pour soupirer sur le sort qui venait de lui voler de si belles sensations...

Depuis qu'elle a découvert cette manière de satisfaire son besoin quasi permanent de sensualité et de jouissance – depuis quelques mois déjà – elle écoute cette musique sans se lasser. Dans la gare des autobus, elle renouvelle ses émotions reliées au « danger » par des variantes, selon les saisons et selon son humeur. Elle construit des scénarios audacieux, exigeant quelquefois une préparation de plusieurs jours, et qui mettent en évidence le besoin d'attirer l'attention sur son plaisir et sur son expression.

Souvent, elle appelle un homme qui lui est cher, pas toujours le même, et lui demande d'écouter l'effet de ses caresses. Déjà, elle s'exprimait sans détour ; maintenant, elle a appris à moduler ses délices et à les faire durer, et elle sait commencer sa mélodie dès ses premières manipulations. Quelquefois, elle demande à l'homme de l'accompagner, mais il est fréquent qu'il l'accompagne sans qu'elle le lui demande. Elle est de plus en plus audacieuse, rassurée par la multiplication sans conséquences de ses orgasmes publics. Il n'est pas rare, quelle que soit la manière dont le climat s'exprime, de voir sa taille, ses cuisses et son sexe nus, ouverts, et de pouvoir admirer, notamment, le gonflement de ses lèvres. À celui des hommes qu'elle préfère, elle expédie d'abord des photographies montrant sa main ou ses doigts caressant sa vulve ou son clitoris, qui lui permettent de se révéler, luisante, bien juteuse, sous ses yeux ébahis, pendant qu'elle jouit dans son oreille.

Quelquefois, son projet devient une véritable mise en scène. Un jour où elle se trouvait dans un état d'ébriété sensuelle extrême, elle fit un enregistrement de son chant d'amour. Après s'être assurée de la qualité de son document et de l'intensité de sa musique personnelle, elle la fixa sur un disque compact. Alors, un autre jour, dans la pluie dense et sous un ciel bas, elle entrebâilla de deux centimètres les quatre fenêtres de sa voiture, poussa le disque dans la fente gloutonne, s'assura d'un niveau sonore élevé et, protégée des éléments par un imperméable très long (sous lequel elle se trouvait immanquablement nue), elle alla s'abriter sous le prolongement du toit en pente du pavillon des voyageurs. De là, elle entendait son propre chant sexuel pendant qu'elle se masturbait intensément grâce aux poches à double ouverture de son manteau. Pour qui l'aurait remarquée, appuyée à un mur de la gare, silencieuse, elle semblait étrangère à l'événement sonore qui se déroulait. Quelquefois, elle avait les yeux fermés ; quelquefois, elle semblait chercher quelque chose dans une autre direction ;

autrement, elle ne jetait un œil de ce côté-là que quand les marcheurs lui tournaient le dos. Et, quand elle observait dans cette direction, elle ressentait un léger trouble, puis elle souriait intérieurement en apercevant la tête des passants, quand elle constatait leur curiosité ou qu'elle percevait leur malaise. La plupart seraient demeurés dans le voisinage pour écouter la musique jusqu'au bout, mais toutes et tous fuyaient après un ralentissement de leur marche ou un faux arrêt de quelques secondes. Embarrassés, dès qu'ils reconnaissaient les sons qui émanaient du véhicule, ils allaient cacher leur trouble dans le leur propre. Ce jour-là, à l'arrivée du grand frisson, elle se détourna du chant terrible et jouit dans la douleur. L'impossibilité d'ajouter sa voix à la voix enregistrée faillit la faire dérailler et elle s'en est trouvée éperdue longtemps encore après avoir quitté le terrain de stationnement.

Si vous fréquentez les gares d'autobus, vous apercevrez peut-être, un jour, une petite voiture noire, mystérieuse, aux vitres teintées... En particulier les jours de pluie, rapprochez-vous d'elle et écoutez. Si la chance vous sourit, vous entendrez peut-être une musique aux sonorités intimidantes ; vous aurez peut-être le privilège d'écouter l'œuvre du plaisir. Ce jour, fi de Ravel et de son air espagnol ! Que vive plutôt la lente mais puissante montée sexuelle qui se répand entre les brins de la pluie. Ne soyez pas effarouché ; profitez de l'indescriptible ; laissez-vous couler.

9-23 octobre 2008

Ivresse des transport,
recueil de Jean Yves Collette (1946-)
est constitué de récits rédigés
entre 2006 et 2008.

ISBN : 978-2-89668-186-0
© Jean Yves Collette et Vertiges éditeur, 2009
– 0187 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org